

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Anecdotes Canadiennes \* Grand choix de gravures

# LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNÉE.—No 875

MONTREAL, 9 FEVRIER 1901

5c LE No



Dessin de Edmond J. Massicotte

## SA MAJESTÉ EDOUARD VII

## LE MONDE ILLUSTRÉ

## ENTRE - NOUS

MONTRÉAL, 9 FEVRIER 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ  
42, Place Jacques-Cartier.

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

1er insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne  
Tarif spécial pour les annonces à terme.

## NOTES DE LA DIRECTION

*Nous commencerons prochainement une série de contes canadiens par nos principaux écrivains.**Nos pages de musique n'ayant pas été prêtes à temps pour ce numéro, nous les publierons la semaine prochaine.*

## UN CONCOURS POUR LES DAMES

DE MAGNIFIQUES RÉCOMPENSES SONT OFFERTES

Ce concours a pour sujet la question suivante :

**Résumez en quelques mots votre idéal de bonheur ; dites ce que vous voudriez ou ce que vous rêvez être ?**

Les réponses devront être courtes, autant que possible ne pas excéder quinze lignes de neuf mots et seront signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 15 février 1901. Dès lors, les réponses seront soumises à un jury compétent, qui jugera impartialement du mérite de chaque article.

Les huit primes ou prix pour les huit meilleures réponses sont superbes.

1er prix : Miroir, brosse, peigne, montés en aluminium et argent, dans une magnifique boîte ;

2ème prix : Coupe-papier, grattoir, cachet, en argent plein avec magnifique boîte ;

3ème prix : Porte-bijoux en porcelaine de Chine, surmonté d'un petit miroir, avec monture dorée ;

4ème prix : Porte-monnaie en cuir de crocodile, plusieurs divisions, monture en vieil argent ;

5ème prix : 1 an d'abonnement ;

6ème prix : 6 mois d'abonnement ;

7ème prix : Deux primes à choisir dans la liste de primes ordinaires du journal pour les abonnés ;

8ème prix : Une prime à choisir dans la liste de primes ordinaires.

Après l'adjudication des prix, les pseudonymes gagnants seront publiés et les méritantes devront envoyer une copie de la réponse primée avec leur nom et leur adresse. Qu'on se mette à l'œuvre donc.

On peut s'abonner pour tous les numéros parus depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin du concours soit jusqu'à la mi-mars probablement pour 25 centimes.

Ecrire au bureau, 42 Place Jacques-Cartier, Montréal.

C'est participer à une bonne action que de la louer.  
—LA ROCHEFOUCAULD.

Le sommeil est la consolation des malheureux ; si j'avais à parler de la bonté de Dieu, je dirais qu'il nous appelle tous les jours quelques heures auprès de lui, pour nous faire oublier nos misères. — ERCKMANN-CHATRIAN.

**Le nouveau siècle et la mort**

La première année du vingtième siècle commence mal, et c'est une singulière entrée que celle de cette jeune personne qui nous arrive le sourire aux lèvres, mais escortée de la Mort qui semble cumuler auprès d'elle les fonctions de dame d'honneur et d'exécutrice des hautes œuvres.

Et cependant, s'il faut en croire Raoul Pouchon, poète à libre allure, la faucheuse se dit fatiguée :

Pas plus tard qu'hier dimanche,  
La Mort, sa faux sur la hanche,  
Déambulait n'importe où,  
Mais tellement harassée  
De sa besogne passée  
Qu'elle s'endormait debout.

"Las ! Babylas : disait-elle,  
Quel malheur d'être immortelle  
Et de survivre aux tombeaux ;  
Il me faut courir le monde  
Sans avoir une seconde,  
Ni jour, ni nuit, de repos.

"Un instant, j'eus l'éphémère  
Espoir, inepte chimère,  
Que le Congrès de la Paix  
Aurait comme conséquences  
De me valoir des vacances :  
Voyez, si je me trompais !

"Et je remarque, au contraire,  
Que ma tâche funéraire  
De siècle en siècle devient  
Plus nécessaire et plus rude,  
Malgré la grande habitude  
Que j'en ai. D'où cela vient ?..

"Nuit et jour, à droite, à gauche,  
Eternellement je fauche ;  
Le sang coule à plein baril.  
Et pour comble de misère,  
Depuis la dernière guerre,  
Regardez-moi cet outil !

"Ma faux n'est plus qu'une scie  
Qui charcute et supplicie,  
A m'en donner des frissons ;  
Il me fallut, hier encore,  
Pour détruire une pécore,  
La couper en huit tronçons.

"C'est l'époque des étrennes...  
Je voudrais bien pour les miennes,  
Que Dieu (Seigneur, pensez-y !)  
Me donnât une faux neuve,  
Ou, devant que je la trouve,  
Me raffûtât celle-ci."

Elle en était là, la belle,  
De son boniment, quand elle  
Rencontra sur son chemin  
Un remouleur sans ouvrage,  
Qui versait des pleurs de rage  
Sur son destin inhumain.

Pas la moindre clientèle  
Ne venait à sa crécelle :  
Las ! rien à repasser, rien.  
Que voulez-vous ?.. il faut croire  
Qu'au moment de cette histoire  
Tous les couteaux coupaient bien.

"Parbleu ! dit-elle, mon drôle  
En lui tapant sur l'épaule,  
Te voilà bien à propos..."  
Mais lui, devant ce squelette,  
Perdit aussitôt la tête  
Et s'enfuit d'un pied dispos ;

Malgré sa misère extrême,  
Il avait peur tout de même  
Que la Mort ne vint pour lui.  
"Arrête ! dit la Camarde,  
Ne crains rien, le ciel te garde,  
Ça n'est pas pour aujourd'hui.

"Aiguise ma faux, bonhomme,  
Simplement, et je te nomme,  
N'ayant pas d'argent sur moi.  
Mon remouleur ordinaire,  
C'est un titre sublimaire  
Qui te vaudra de l'emploi."

Il se mit donc à l'ouvrage,  
Mais sans le moindre courage.  
Comme il la suivait des yeux :  
"Eh bien, quoi ? dit la Camarde,  
T'es là que tu me regardes...  
Tu perds un temps précieux."

— "Vous êtes donc bien pressée ?"  
— "Bigre ! si je suis pressée !  
C'est moi qui conduis le bal  
Universel, j'imagine :  
Demain, je dois être en Chine,  
Après-demain au Transvaal.

"Ou plutôt, par un prodige,  
Aux deux, à la fois, te dis-je.  
Car, comment, en vérité,  
Faire un pareil abâtage,  
Si je n'avais en partage  
Le don de l'ubiquité ?"

Le remouleur n'a que trop bien travaillé, à en juger par la besogne récemment faite par la faux fraîchement aiguisée.

## A propos de deuil officiel

Si, comme le Diable Boiteux de Le Sage, je jouissais du privilège de voir à travers les toits et les murs, ce serait, je crois, un singulier spectacle à contempler que celui de nombre de gens qui affichent à l'extérieur des airs penchés, des attitudes désolées, poussent de grands soupirs, murmurent des lamentations confuses, se revêtent de noir et qui, rentrés chez eux, ou en tout autre endroit, à l'abri des regards indiscrets, sablent gaiement leur bouteille de scotch ou de gin et devisent de choses aussi lointaines du deuil, que la couleur des rubis de leurs nez l'est de celle des pâles visages des buveurs d'eau.

La reine est morte.

Certes, je comprends facilement la peine que doivent ressentir ses parents, ses amis, ses obligés et ceux qui l'ont connue intimement, car elle a été au dire de tous ceux qui ont étudié sa vie, bonne épouse, bonne mère et vertueuse, mais ce que je ne puis me mettre dans la tête c'est cette douleur apparente de gens qui lui ont été complètement étrangers toute leur existence et qui se croient obligés de ressembler à des saules-pleureurs, à propos d'un événement très naturel, tout à fait prévu et qui ne peut les atteindre en rien.

La reine est morte, mais non la royauté, car celle-ci ne peut mourir dans l'état de choses actuel et, à peine le chef du pouvoir exécutif a-t-il rendu le dernier soupir que son successeur prend sa place, sans la moindre commotion, sans que la nation s'en aperçoive pour ainsi dire, et c'est là un des plus beaux côtés du gouvernement anglais.

Pourquoi s'affliger officiellement au point de dépasser les bornes, et ne vaut-il pas mieux admirer tout simplement cette mort digne de Victoria Ière qui, fidèle à son serment, a obéi strictement aux lois de son pays, en régnant paisiblement, sans gouverner ?

Pourquoi une explosion de douleur toute de dehors ? Le nouveau roi élevé dans de saines traditions, ne les suivra-t-il pas et n'imitera-t-il pas la conduite droite et sans reproche de sa digne mère ? Croire le contraire serait une injure toute gratuite et ne reposant sur aucune base.

Non, non, soyons fiers et contents, d'avoir vu la reine, la bonne reine, comme on l'a nommée, mourir d'une douce mort, au milieu de ses enfants, parée de l'aureole des vertus de la femme et entourée du respect de tous les citoyens du vaste empire sur lequel elle régnait.

Inclinons-nous devant la tombe qui vient de se fermer, soyons heureux de constater qu'elle a su résister aux enivres du pouvoir et aux vertiges du trône qui ont perdu tant d'autres reines et rester femme chaste et pure comme nos mères, nos épouses et nos sœurs et gardons son souvenir comme celui d'une parente aimée dont nous avons entendu toujours parler avec sympathie sans l'avoir jamais connue.

Et maintenant, puisse Édouard VII se souvenir que c'est probablement la guerre du Transvaal qui a abrégé les jours de sa noble mère et mettre fin aux horreurs de cette épouvantable et inexplicable aventure !

## Buies est mort

Une autre mort qui nous touche d'une manière plus intime, et qui ne peut être atténuée par la pensée consolatrice d'un survivant qui prend immédiatement la place du disparu ; une mort qui at-

triste tous ceux qui aiment la franchise, l'indépendance de caractère et la liberté de parler ; une mort qui met en deuil les Lettres Canadiennes, c'est celle de Buies.

Buies était une personnalité, un caractère.

Plusieurs hommes de lettres ont publié des articles sur Buies, au lendemain de sa mort et quelques-uns ont une valeur réelle.

Voici un passage de l'appréciation de M. Chapais :

L'œuvre de Buies est considérable. En dépit de son humeur aventureuse, c'était un laborieux et il laisse un grand nombre de volumes, de brochures, de conférences sur des sujets divers. Cependant, peu d'écrivains canadiens auront été moins titrés que lui.

... Cet écrivain, l'un des plus originaux et des plus personnels que notre littérature ait produits, n'était pas membre de la Société Royale ! C'est que, voyez-vous, dans notre petite république des lettres, Buies était un solitaire ! Il avait horreur des cénacles, détestait les petites écoles, et n'avait aucune inclination pour le commerce des petits compliments. À ce point de vue il était essentiellement un isolé, content de l'être, fier de n'avoir jamais été embrigadé dans aucun groupe, et absolument sans ambition en ce qui concernait les parchemins et les honneurs littéraires.

Son talent d'écrivain était remarquable. On doit regretter que sa formation intellectuelle n'ait pu être soumise à une féconde discipline qui lui eût donné plus de rectitude, plus de pénétration, plus de force. Mais il était supérieurement doué, et par la verve, par le trait, par le pittoresque de l'expression, souvent par l'éloquence et le pathétique, il restera l'un de nos premiers écrivains.

L'article de M. Chapais est très bien pensé et parfaitement écrit. L'appréciation du caractère indépendant de Buies est juste, mais je me demande si "une féconde discipline" n'eût pas été plus funeste qu'utile et si elle n'eût pas étouffé sa verve. Son imagination "indomptable et rebelle, sans frein d'acier ni rênes d'or," comme la cavale de Barbier, l'enlevait, l'emballait dans une course échevelée et lui faisait pousser des cris de liberté, incohérents parfois peut-être, mais bien sincères, partant de bons poumons pleins d'air et inspirés par une soif insatiable du progrès.

M. Chapais a encore bien raison quand il dit que ce serait une erreur de croire que son style fut le produit d'une éclosion spontanée. "Non, il travaillait sa phrase. Nous lui avons entendu dire qu'une demi-page lui avait coûté quatre ou cinq heures d'un labeur acharné. Rien n'égalait son dédain pour les barbouilleurs de papier qui croient qu'on peut devenir écrivain sans travail."

M. Dansereau, qui a également bien connu Buies, a apprécié aussi sa grande valeur :

Je n'ai jamais connu un autre esprit plus généreusement doué, un talent plus souple, une verve plus vraie. Il la savait, celle-là, sa grammaire ! C'était le maître en style, par l'image, le rythme, par la concision, par l'originalité. Le papier soumis à sa plume devenait un foyer d'étincelles à jets continus. Il conduisait par bonds, à travers tous ses caprices de chroniqueur, le lecteur qui se voyait entraîné dans la sensation ou la perception de la lecture, à la fin d'une longue colonne ou d'un chapitre. Si vous me demandez de signaler un de ses chefs-d'œuvre, je dirai : Lisez sa monographie du *delirium tremens*. Elle peut se comparer aux plus puissantes descriptions de Victor Hugo.

On s'est un peu trop habitué à comparer constamment Buies à Rochefort, tant à cause d'une vague ressemblance physique que du titre de son péché littéraire de jeunesse, car la *Lanterne*, loin de constituer toute son œuvre, n'a été que le produit d'une sorte de fièvre scarlatine qui atteint souvent les jeunes gens au sang trop riche en molécules rouges et à la tête trop chaude.

Buies a écrit autre chose, des ouvrages qui resteront longtemps et je citerai au hasard : *Chroniques, Au portique des Laurentides, Une paroisse moderne, Le Saguenay et le Lac Saint-Jean, Humeurs et Caprices, Lettres sur le Canada, Récits de Voyages, Causeuses, etc., etc.*, et enfin sa dernière œuvre pour l'exposition de Paris, qui a permis au Canada, comme le dit si bien Dansereau, d'envoyer de bon français en Europe.

Buies savait bien qu'il ne vivrait pas vieux, et pour

s'en convaincre il suffit de lire les lignes suivantes qu'il écrivait il y a neuf ans, en 1891 :

Je ne crains pas que l'horrible mort, qu'il me faudra subir à mon tour, jette un instant d'ombre sur les splendeurs éternelles que mon âme devine et qu'elle aspire d'avance, comme fait l'exilé de l'air du sol natal vers lequel il retourne.

Le livre de ma vie, je le sens, se referme maintenant sur moi rapidement, page par page. Les jours qui me séparent des amis qui ne sont plus, et dont j'ai longtemps contemplé le sillage laissé derrière eux, ne sont plus désormais ni bien nombreux ni bien longs à parcourir. Ma tâche, ici-bas, que j'ai bien des fois désertée à la poursuite d'ombres funestes, me réclame aujourd'hui et s'impose à moi impérieusement. Je ne puis pas plus lui échapper que je n'ai échappé pendant longtemps aux serres du noir vautour qui a rongé ma vie et qui a dressé dans mon cœur tant de tombeaux, avant que mon corps aille habiter pour toujours celui qui l'attend.

J'ai déjà dépassé l'âge où l'on ne regarde plus vers l'avenir, mais dans le passé. À l'avenir, je n'ai plus aucun droit ni aucun souci de demander rien, si ce n'est de me laisser achever quelques œuvres à peine ébauchées et le temps nécessaire pour laisser à mes chers enfants, ma seule préoccupation désormais, un nom qu'ils pourront invoquer un jour avec succès auprès de leurs compatriotes. Il faut que je me hâte, si je ne veux pas que la mort me surprenne à mon tour comme elle l'a fait de mon ami. (\*) frappé en pleine carrière et les mains encore pleines d'œuvres. Il faut que j'édifie avec un soin jaloux de chaque heure, si je veux laisser de moi un souvenir qui dure seulement autant que mon rapide passage, et c'est en gardant dévotement le vôtre, ô mon généreux ami, c'est en donnant cet exemple de la fidélité à votre mémoire et aux nobles enseignements que vous m'avez prodigués que je réussirai peut-être à mon tour à laisser de mon séjour, parmi les hommes, quelque fruit, ou du moins autre chose que le vain fantôme d'une vie inutile."

Buies, noble cœur, âme élevée, esprit fier, caractère sans tache, dors heureux, tu ne laisses pas le vain fantôme d'une vie inutile, tu nous lègues des fruits, la semence féconde qui a produit et produira encore longtemps, car c'est grâce à ta voix unie à celle du grand roi du Nord, que toute une région s'est peuplée, cultivée, civilisée et que des générations en recueillent les riches moissons.

Ta plume a guidé la charrue dont les sillons creusent la plaine qui a remplacé les bois, c'est toi qui as montré aux colons les forêts à défricher et qui as fait comprendre au cultivateur énergique la grandeur de sa mission, l'indépendance de sa belle profession et l'amour de sa patrie.

Et maintenant, nous qui restons, allons-nous nous en tenir à de vains mots, à de stériles éloges, et quel qu'un va-t-il se lever, réclamant au nom du pays qu'il a aimé, l'hommage qui lui est dû, la récompense à laquelle il a droit, en adoptant les orphelins qu'il laisse et en votant à sa famille une somme qui lui permettra de vivre d'une manière digne du nom du grand disparu, en échange de l'or des œuvres qu'il nous a données.

Ce que je demande, on l'a déjà fait plus d'une fois dans des circonstances tout autres et pour des citoyens d'une valeur infiniment moindre.

La subvention que l'on accorde parfois à des compagnies véreuses pour la construction de quelques milles de chemin de fer, suffirait non pas à faire une bonne action, mais à remplir un devoir qui s'impose.

LÉON LEDIEU.

## MONSIEUR GÉLINAS

(Voir gravure)

Mgr Isaac Gélinas, vicaire général du diocèse de Nicolet, est mort la semaine dernière au Séminaire de Nicolet. Il était âgé de 72 ans. C'était un prêtre très remarquable.

Tous ceux qui ont passé au collège de Nicolet en ont emporté le meilleur souvenir. Il fut préfet des études pendant un grand nombre d'années.

(\*) Le curé Labelle.

## QU'IMPORTE !...

Si vous n'avez pas une bouche rose,  
Qu'importe un cell noir ou de blonds cheveux,  
Un esprit charmant, un rire joyeux,  
Si vous n'avez pas une bouche rose...

Si vous n'avez pas un esprit charmant,  
Qu'importent vos yeux, votre lèvres rose !...  
Votre gai sourire est bien peu de chose,  
Si vous n'avez pas un esprit charmant.

Si vous n'avez pas des cheveux plus blonds  
Que l'or des blés mûrs où le jour se pose,  
Qu'importent vos yeux, votre bouche rose...  
Si vous n'avez pas des cheveux plus blonds  
Que l'or des blés mûrs où le jour se pose...

Si vous n'avez pas des yeux qui me tentent  
Qu'importe l'esprit, le rire joyeux,  
Votre lèvres rose et vos blonds cheveux,  
Si vous n'avez pas des yeux qui me tentent  
Des yeux grands et doux à demi fermés...

Et qu'importe tout, si vous ne m'aimez...

P. DE LA PORTE.

## TOUJOURS FRANÇAIS

Oui, mon pays est encor France :  
La fougue, la verve, l'accent,  
L'âme, l'esprit, le cœur, le sang,  
Tout nous en donne l'assurance...  
La France reste toujours France.

Aujourd'hui, tout comme naguères,  
Ne sommes-nous pas, trait pour trait,  
Le fier profil, le vit portrait  
Du Normand, père de nos pères ?  
Canadiens et Français sont frères.

Il est toujours vert et vivace,  
Le rameau du vieil arbre franc ;  
De sève chaude exubérant,  
Superbe et fort comme la race,  
Il est toujours vert et vivace.

Vienne la magnifique aurore  
Des fêtes d'hiver, Montréal,  
Narguant l'âpre vent boréal,  
Pour la danse revêt encore  
Son domino multicolore.

Pittoresque palais féérique,  
Sur tes murs de glace et de feu,  
Le drapeau rouge, blanc et bleu  
Arbore au soleil d'Amérique  
La chaude gâté d'Armorique.

Avec la fusée écarlate,  
Qui crépite et criblé d'éclairs  
Le cristal de tes dômes clairs,  
Dans l'air qu'elle chauffe et dilate,  
L'allégresse de France éclate.

Mais au lointain si notre oreille  
Entend le clairon du combat,  
C'est alors que le cœur nous bat,  
C'est alors que le sang s'éveille  
Au son qui frappe notre oreille.

Sonnez, chantez clairons sonores,  
Allons, étendards, en avant  
Dans le feu, l'éclair et le vent,  
Déployez vos plis tricolores !  
Sonnez, chantez clairons sonores !

L'envahissement est immense.  
Pour chasser les grands reîtres roux,  
Que ne sommes-nous avec vous,  
Jeunes soldats de la défense !  
Oh ! notre douleur est immense.

France, ô maternelle patrie,  
Nos cœurs, qui ne font qu'un pour toi,  
Encore tout battant d'émoi,  
Saignent des coups qui t'ont meurtrie,  
France, ô maternelle patrie !

Ici comme là-bas on pleure,  
Dévorant le sanglant affront,  
Baissant les yeux, courbant le front,  
Silencieux on attend l'heure.  
Ici comme là-bas on pleure.

Quand finira l'horrible transe ?  
Oh ! quand de Versailles à Strasbourg,  
Cloche, canon, clairon, tambour  
Proclameront la délivrance  
De la grande terre de France !

NÉRÉE BRAUCHEMIN

## Pages étrangères

## SCÈNES DE BORD

Voici une superbe page de ce puissant évocateur de la pitié qui a nom : Pierre Loti.

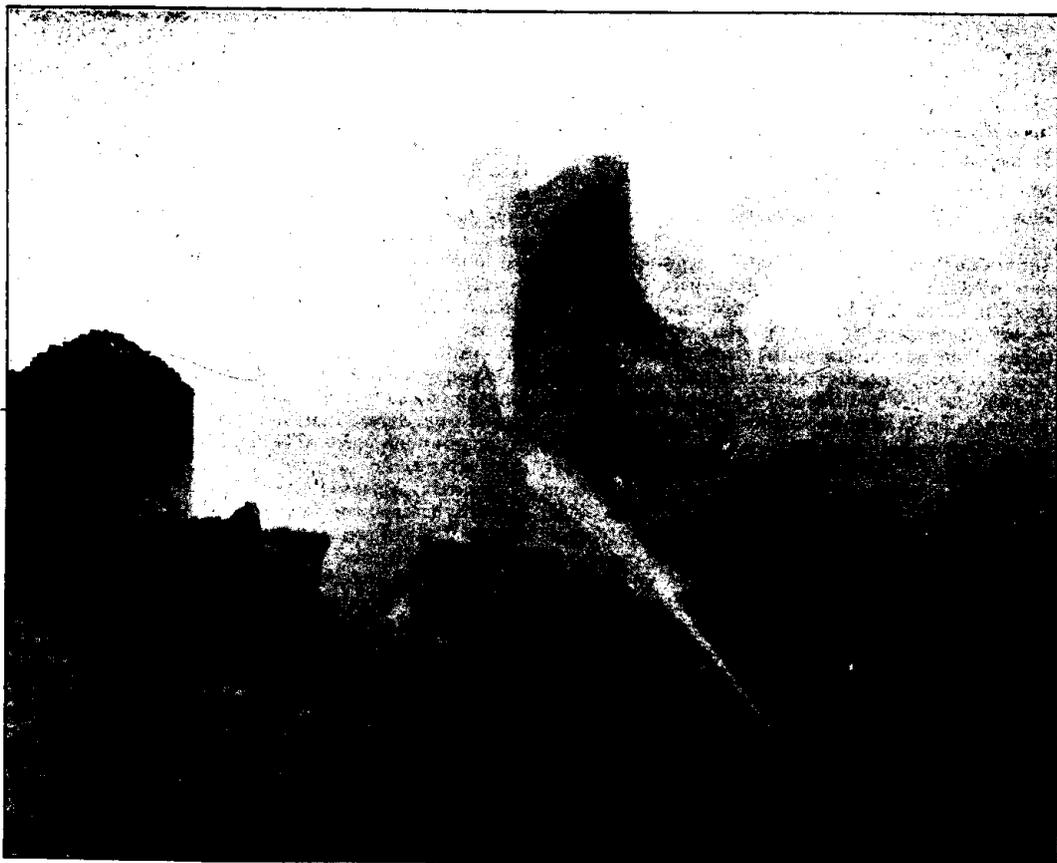
Au milieu de l'océan Indien, un soir triste où le vent commençait à gémir.

Deux pauvres bœufs nous restaient, de douze que nous avions pris à Singapoor pour les manger en route. On les avait ménagés, ces derniers, parce que la traversée se prolongeait, contrariée par la mousson mauvaise.

Deux pauvres bœufs étioles, amaigris, pitoyables, la peau déjà usée sur les saillies des os par le frottement du roulis. Depuis bien des jours ils naviguaient ainsi misérablement, tournant le dos à leur pâturage de là-bas où personne ne les ramènerait plus jamais, attachés court, par les cornes, à côté l'un de l'autre et baissant la tête avec résignation chaque fois qu'une lame venait inonder leur corps d'une nouvelle douche si froide ; l'œil morne, ils ruminaient ensemble un foin mouillée de sel, bêtes condamnées, rayées par avance sans rémission du nombre des bêtes vivantes, mais devant encore souffrir longuement avant d'être tuées ; souffrir du froid, des secousses, de la moullure, de l'engourdissement, de la peur...

Le soir dont je parle était triste particulièrement. En mer, il y a beaucoup de ces soirs-là quand de vilaines nuées livides traînent sur l'horizon où la lumière baisse, quand le vent enfle sa voix et que la nuit s'annonce peu sûre. Alors, à se sentir isolé au milieu des eaux infinies, on est pris d'une vague angoisse que les crépuscules ne donneraient jamais sur terre, même dans les lieux les plus funèbres.—Et ces deux pauvres bœufs, créatures de prairies et d'herbages, plus dépayés que les hommes dans ces déserts mouvants et n'ayant pas, comme nous, l'espérance, devaient très bien, malgré leur intelligence rudimentaire, subir à leur façon l'angoisse de ces aspects-là, y voir confusément l'image de leur prochaine mort.

Ils ruminaient avec des lenteurs de malades, leurs gros yeux atones restant fixés sur ces sinistres lointains de la mer. Un à un, leurs compagnons avaient été abattus sur ces planches à côté d'eux ; depuis deux semaines ils vivaient donc plus rapprochés par



Au milieu des ruines

leur solitude, s'appuyant l'un sur l'autre au roulis, se frottant les cornes, par amitié.

Et voici que le personnage chargé du service des vivres (celui que nous appelons à bord : le maître commis) monta vers moi sur la passerelle, pour me dire dans les termes consacrés : "Capitaine, on va tuer un bœuf." Le diable l'emporte, ce maître commis ! Je le reçus très mal, bien qu'il n'y eût assurément pas de sa faute ; mais en vérité, je n'avais pas de chance depuis le commencement de cette traversée-là : toujours pendant mon quart, l'abatage des bœufs !... Or, cela se passe précisément au-dessous

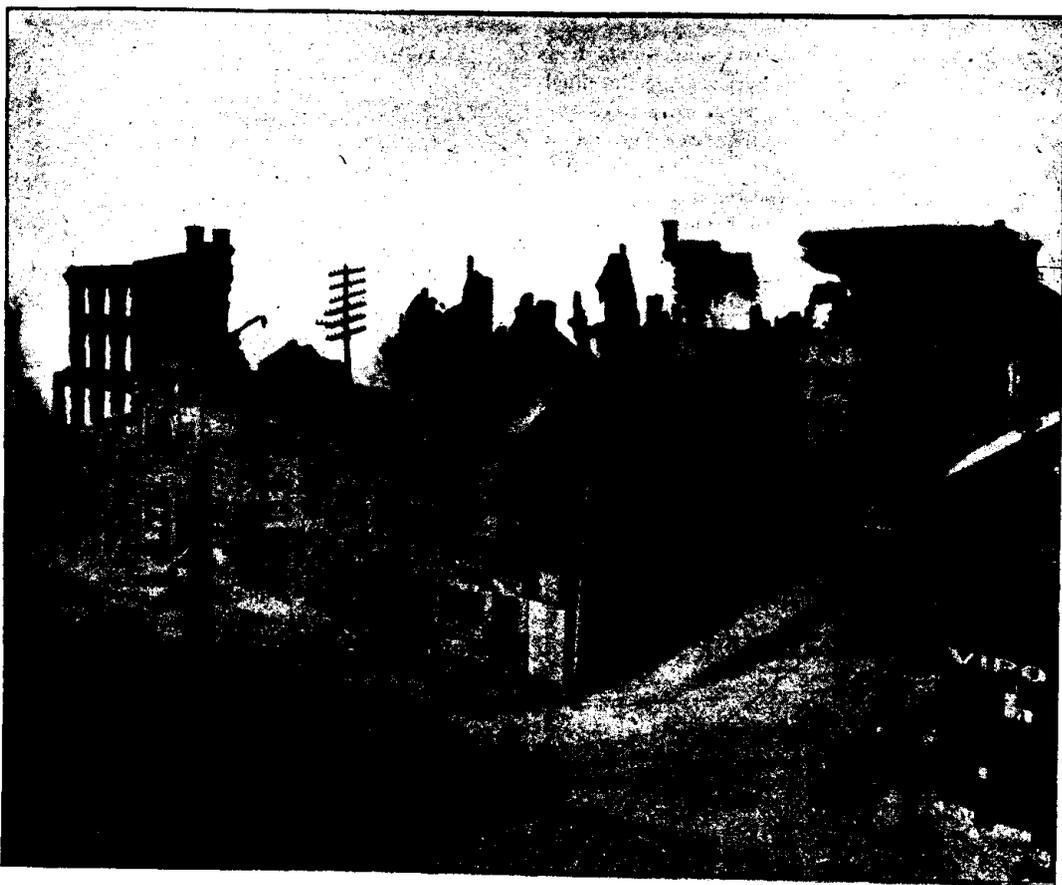
de la passerelle où nous nous promenons, et on a beau détourner les yeux, penser à autre chose, regarder le large, on ne peut se dispenser d'entendre le coup de masse, frappé entre les cornes, au milieu du pauvre front attaché très bas à une boucle par terre ; puis le bruit de la bête qui s'effondre sur le pont avec un cliquetis d'os. Et sitôt après, elle est soufflée, pelée, dépecée ; une atroce odeur fade se dégage de son ventre ouvert et, alentour, les planches du navire, d'habitude si propres, sont souillées de sang, de choses immondes...

Donc, c'était le moment de tuer le bœuf. Un cercle de matelots se forma autour de la boucle où l'on devait l'attacher pour l'exécution,—et des deux qui restaient, on alla chercher le plus infirme, un qui était déjà presque mourant et qui se laissa emmener sans résistance.

Alors, l'autre tourna lentement la tête, pour le suivre de son œil mélancolique, et voyant qu'on le conduisait vers ce même coin de malheur où tous les précédents étaient tombés, il comprit ; une lueur se fit dans son pauvre front déprimé de bête ruminant et il poussa un beuglement de détresse... Oh ! le cri de ce bœuf, c'est un des sons les plus lugubres qui m'aient jamais fait frémir, en même temps que c'est une des choses les plus mystérieuses que j'aie jamais entendues... Il y avait là-dedans du sourd reproche contre nous tous, les hommes, et puis une sorte de navrante résignation ; je ne sais quoi de contenu, d'étouffé, comme s'il avait profondément senti combien son gémissement était inutile et son appel écouté de personne. Avec la conscience d'un universel abandon, il avait l'air de dire : Ah ! oui... voici l'heure inévitable arrivée, pour celui qui était mon dernier frère, qui était venu avec moi de là-bas, de la patrie où l'on courait dans les herbages. Et mon tour sera bientôt, et pas un être au monde n'aura pitié, pas plus de moi que de lui..."

Oh ! si, j'avais pitié ! J'avais même une pitié folle en ce moment, et un élan me venait presque d'aller prendre sa grosse tête et repoussante pour l'appuyer sur ma poitrine, puisque c'est là une des manières physiques qui nous sont le plus naturelles pour bercer d'une illusion de protection ceux qui souffrent ou qui vont mourir.

Mais, en effet, il n'avait plus aucun secours à attendre de personne, car même moi qui avais si bien



Vue prise de la rue des Commissaires  
MONTREAL.—LA GRANDE CONFLAGRATION DU 23 JANVIER 1901



La partie est du Board of Trade

senti la détresse suprême de son cri, je restais raide et impassible à ma place en détournant les yeux... A cause du désespoir d'une bête, n'est-ce pas, on ne va pas changer la direction d'un navire et empêcher trois cents hommes de manger leur ration de viande fraîche ! On passerait pour un fou, si seulement on y arrêta une minute sa pensée.

Cependant un petit gabier, qui peut-être, lui aussi, était seul au monde et n'avait jamais trouvé de pitié, —avait entendu son appel, entendu au fond de l'âme comme moi. Il s'approcha de lui, et, tout doucement, se mit à lui frotter le museau.

Il aurait pu, s'il y avait songé, lui prédire :

« Ils mourront aussi tous, va, ceux qui vont te manger demain ; tous, même les plus forts et les plus jeunes ; et peut-être qu'alors l'heure terrible sera encore plus cruelle pour eux que pour lui, avec des souffrances plus longues ; peut-être qu'alors ils préféreraient le coup de masse en plein front. »

La bête lui rendit bien sa caresse en le regardant avec de bons yeux et en lui léchant la main. Mais c'était fini, l'éclair d'intelligence qui avait passé sous son crâne fermé venait de s'éteindre. Au milieu de l'imensité sinistre où le navire l'emportait toujours plus vite, dans les embruns froids, dans le crépuscule annonçant une nuit mauvaise, —et à côté du corps de son compagnon qui n'était plus qu'un amas informe de viande pendue à un croc, —il s'était remis à ruminer tranquillement, le pauvre bœuf ; sa courte intelligence n'allait pas plus loin ; il ne pensait plus à rien ; il ne se souvenait plus.

PIERRE LOTI,  
de l'Académie française.

## CHATTERIES

Entre toutes les sciences qui ont le privilège d'intéresser particulièrement l'espèce humaine, la zoologie devrait, à mon avis, tenir la première place.

Voici d'après un savant distingué, le parallèle impartial de la femme et du chat :

« Un museau court et arrondi... »

Je pourrais bien essayer le rapprochement, mais la galanterie me ferme la bouche : l'homme sait se taire, lui !

« Les yeux grands et ronds... »

Ronds est, peut-être, exagéré ; mais grands, les femmes font l'impossible pour les rendre tels. Aussi les naïfs prennent-ils, parfois, un cabinet de toilette féminin pour un atelier de peinture.

« Rien n'est plus sûr que leur coup d'œil... »

Encore une ressemblance : la femme possède une vue spéciale, qui lui fait distinguer bien vite l'affection vraie de la fausse amitié ; souvent, elle se trompe—je l'avoue—mais rien n'est infallible, en ce monde, pas même un chat... pas même une femme.

« Des mâchoires puissantes... »

Si puissantes qu'elles broient les cœurs.—et il y en a de durs !

« Leur langue est hérissée de pointes déchirantes... »  
Comme c'est bien cela ! Il songeait à la femme, le savant, lorsqu'il écrivait ce détail plein d'un mélancolique philosophie.

« La disposition de leurs ongles est, surtout, remarquable... »

Elle l'est même trop ; et, chose bien propre à nous faire rêver, les femmes prennent de leurs ongles un soin particulier ; elles les taillent si bien, qu'elles ressemblent à des griffes.

« Leur allure est celle d'une prudente défiance... »

Nous ne nous défions pas assez, nous—faible sexe fort !—et elles en abusent.

« Ils sont extrêmement propres... »

Elles aussi ; la propreté est l'A B C de la coquetterie.

... « Et ne souffrent pas la moindre tache sur leur robe. »

Essayez donc de renverser une saucière sur la leur, vous verrez !

« La plupart craignent et fuient l'eau... »

Je crois bien : elles lui préfèrent le champagne.

« Ils sont très souples... »

La souplesse est aussi un apanage de la femme. Avec un art profond, elle peut prendre tour à tour les dehors de l'ingénuité ou de la coquetterie.

Trouvez donc un chat qui en fasse autant !

« Leur odorat paraît médiocrement développé. »

Même remarque pour la femme, et cela doit être. Chaque jour, elles affrontent les vapeurs combinées d'une demi-douzaine de parfums répandus sur leur personne et dans leurs appartements.

Je pourrais, à l'appui de ma thèse, citer encore bien des analogies, mais je m'arrête, craignant de lasser, à la fin, la patience... du chat. C. DE D.

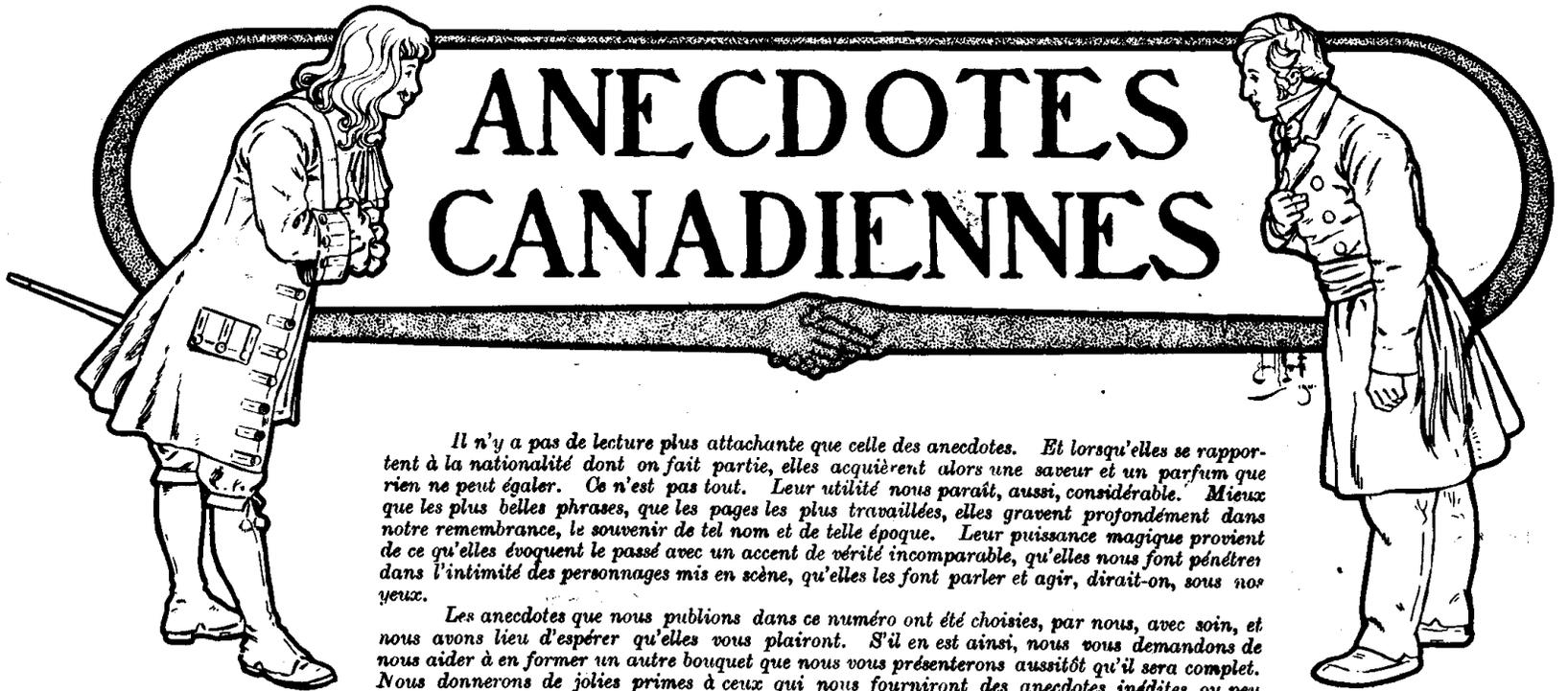
Qui n'a pas de cœur étant jeune n'en a jamais. Le cœur n'est pas un fruit d'hiver ; il ne pousse pas dans la neige.

La parole gouverne le monde aujourd'hui, et ceux qui sont dépositaires de la parole sont les véritables rois du monde : penser c'est régner, parler ou écrire c'est gouverner ; et l'empire de l'écrivain n'a point de bornes parce qu'aujourd'hui le jet de la pensée est plus rapide que l'éclair et que la voix est plus forte que celle du tonnerre.



Les ruines, rue Saint-Paul

Ces photographies ont été prises par MM. Laprés et Lavergne 380 rue St-Denis



Il n'y a pas de lecture plus attachante que celle des anecdotes. Et lorsqu'elles se rapportent à la nationalité dont on fait partie, elles acquièrent alors une saveur et un parfum rien ne peut égaler. Ce n'est pas tout. Leur utilité nous paraît, aussi, considérable. Mieux que les plus belles phrases, que les pages les plus travaillées, elles gravent profondément dans notre remembrance, le souvenir de tel nom et de telle époque. Leur puissance magique provient de ce qu'elles évoquent le passé avec un accent de vérité incomparable, qu'elles nous font pénétrer dans l'intimité des personnages mis en scène, qu'elles les font parler et agir, dirait-on, sous nos yeux.

Les anecdotes que nous publions dans ce numéro ont été choisies, par nous, avec soin, et nous avons lieu d'espérer qu'elles vous plairont. S'il en est ainsi, nous vous demandons de nous aider à en former un autre bouquet que nous vous présenterons aussitôt qu'il sera complet. Nous donnerons de jolies primes à ceux qui nous fourniront des anecdotes inédites ou peu connues.—E.-Z. MASSICOTTE.

### Noble réponse de Riel

Riel, sur son échafaud, interrogé par le shérif Chapeau, frère de l'ex-secrétaire d'Etat, sur ce qu'on ferait de ses biens après sa mort, lui fait cette belle, touchante et noble réponse :

—Mon cher, je n'ai pour tout bien que ceci (il indiquait son cœur), et ceci, je l'ai donné à mon pays il y a quinze ans, et c'est tout ce qui me reste maintenant.

ADOLPHE OUIMET.

### L'influence de Mgr Plessis sur son clergé

Pour donner une idée de la douce influence que Mgr Plessis devait exercer sur son clergé, je ne puis mieux faire que de citer une belle parole qu'on peut regarder comme l'expression des sentiments du pays tout entier.

—Si j'avais offensé cet homme-là, disait un jour M. Painchaud, fondateur du collège Sainte-Anne, je consentirais à me traîner sur les genoux depuis mon presbytère jusqu'à Québec pour lui demander pardon.

L.-O. DAVID.

### Les juges Vallières et Rolland

Un jour, on montrait au juge Rolland le portrait du juge Vallières :

—C'est beau, dit Rolland, mais ce n'est pas ressemblant.

Peu de temps après, l'hon. Rolland ayant montré à l'hon. Vallières son portrait qu'il venait de faire prendre chez Hamel :

—Ah ! dit Vallières, c'est ressemblant, mais ce n'est pas beau.

L.-O. DAVID.

### Quiproquo

Au commencement du siècle, au collège de Nicolet, celui qui nous enseignait l'anglais était un brave ecclésiastique irlandais qui apprenait, en retour, le français et qui était tout glorieux quand il nous disait avec emphase en allant au réfectoire, avec son index dirigé vers l'estomac :

—Oh ! je suis bien faim !

—Pas trop, repartaient les espéglés qui l'écoutaient en s'ébaudissant de rire.

Et lui d'insister en répétant :

—Oh ! oui, je suis faim, bien faim !

J.-G. BARTHE.

### Eloge des soldats Canadiens

Le soir de la grande victoire de Carillon, l'heureux

et brillant général de Montcalm écrivait, sur le champ de bataille même, à M. Dorcil, son ami :

—L'armée, et trop petite armée du Roi, vient de battre ses ennemis. Quelle journée pour la France ! Si j'avais eu deux cents sauvages pour servir de tête à un détachement de mille hommes d'élite, dont j'aurais confié le commandement au chevalier de Lévis, il n'en serait pas échappé beaucoup dans leur fuite. Ah ! quelles troupes, mon cher Dorcil, que les nôtres ! je n'en ai jamais vu de pareilles."

DUSSIEUX.

### Grandeur d'âme de Pontiac

Alexandre buvant la potion du médecin Philippe, fait l'admiration du monde ; voici un Alexandre sauvage.

Le guerrier Pontiac était brouillé avec les Anglais. Le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois qui entouraient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur ; ils voulaient qu'on rejetât un présent si suspect et ne doutaient pas que l'eau-de-vie ne fût empoisonnée.

—Non, leur dit Pontiac, l'homme qui est sûr de mon estime, et à qui j'ai rendu de si grands services ne peut songer à m'ôter le jour.

Et il avala la boisson d'un air aussi assuré qu'avait pu le faire le plus intrépide héros de l'antiquité.

DAINVILLE.

### Un menuet fameux

Le Duc de Kent, ayant entendu parler d'une vieille centenaire qui demeurait à l'Isle d'Orléans, alla un jour lui rendre visite. Après avoir causé avec la vieille, qui avait conservé tout son jugement, il lui demanda s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable.

—Oh ! oui, certainement, monseigneur, fit la centenaire ; dansez un menuet avec moi, afin que je puisse dire, avant de mourir, que j'ai eu l'honneur de danser avec le fils de mon souverain.

Le Prince, se prêtant de la meilleure grâce à la demande de la vieille, dansa le menuet, et lui fit un salut gracieux en la reconduisant à sa chaise. Elle y répondit par une profonde révérence.

P.-A. DE GASPÉ.

### Bon cœur de Gabriel Dumont

Après un voyage aux Etats-Unis, Gabriel Dumont, le célèbre commandant des Métis, vint à Montréal pour donner des conférences et faire connaître sa nation et ses droits.

Vers 1888, pendant son séjour dans notre ville, il

assista à un grand incendie. Tout à coup, des cris lamentables se firent entendre dans une des maisons en flammes. Dumont se précipite dans les appartements supérieurs et en fit descendre les enfants.

—Pourquoi vous exposiez-vous ainsi, lui dit quelqu'un ?

—Est-ce que je pouvais rester tranquille, répondit-il, en entendant crier ces enfants ?

B.-A.-T. DE MONTIGNY.

### Trois petites Dorionne

Trois jeunes sœurs canadiennes, âgées de douze à quinze ans, revenaient gaîment du théâtre des Marionnettes du sieur Barbeau, vers neuf heures du soir, lorsque la sentinelle, postée à la porte Saint Jean, à Québec, leur cria d'une voix de stentor :

—Who comes there ? (Qui vive ?)

Soit frayeur, soit ignorance de la réponse qu'elles devaient faire, les jeunes filles continuèrent à avancer mais, à une seconde sommation faite d'une voix encore plus éclatante que la première, l'aînée des filles répondit :

—Trois petites Dorionne come from de Marionnettes !

La sentinelle, voyant ces jeunes filles, leur dit en riant :

—Pass trois petites Dorionne come from de Marionnettes.

P.-A. DE GASPÉ.

### Anglais contre Anglais

Après la conquête du Canada, des gens ignorants, avides et factieux, furent nommés à des fonctions qui exigeaient de l'intégrité, des connaissances et des capacités. Le juge choisi pour concilier les esprits de 70,000 étrangers qui ne connaissaient pas la constitution et les lois de la Grande-Bretagne fut tiré d'une prison ; il n'avait pas la moindre notion des lois civiles et de la langue de la population... Dans les cent-dix paroisses rurales du pays, il n'y avait que dix-neuf familles protestantes. Le reste des protestants se composait de quelques officiers à la demi-solde, des soldats licenciés, de commerçants, d'artisans et de marchands qui demeuraient à Québec et à Montréal la plupart étaient des gens qui avaient suivi l'armée, des gens grossiers qui tous avaient leur fortune à faire et étaient peu scrupuleux sur le choix des moyens. "Je vous les donne, écrivait le général Murray, comme la collection la plus immorale d'individus que j'aie jamais vue."

Et cependant, c'était parmi ces gens et parmi eux seulement, bien qu'ils ne fussent que quatre cent cin-

quante, qu'il fallait choisir les magistrats et composer les jurys ; car tous les catholiques avaient été dépouillés de leurs droits politiques. La province paisible et sans résistance, fut livrée à une horrible oppression. L'histoire n'offre aucun exemple d'une aussi criante injustice.

BANCROFT.

### Le duc de Kent et un soldat français

Le duc de Kent estimait beaucoup un soldat de son régiment nommé Rose ou La Rose. C'était un français, dont il connaissait la bravoure à toute épreuve. Mais le sieur La Rose, ne prisant guère la discipline allemande à laquelle il était soumis, prit un jour la clef des champs. Ce fut le duc de Kent lui-même qui l'arrêta à la Pointe-aux-Trembles. Le déserteur était à table, lorsque le prince, accompagné d'une escorte, le surprit.

— Vous êtes heureux, monseigneur, dit La Rose, que je sois sans armes, car je prends le ciel à témoin que, si j'avais un pistolet, je vous ferais sauter la cervelle.

La Rose fut condamné à recevoir neuf-cent quarante-vingt-dix-neuf coups de fouet, le *maximum* alloué par le code militaire anglais (*Mutiny Act*). Il subit le supplice atroce, sans sourciller, repoussa avec dédain ceux qui voulaient l'aider à mettre ses habits après cet horrible châtement, et se tournant vers le prince, il lui dit en se frappant le front du doigt :

— C'est du plomb, monseigneur, et non du fouet, qu'il faut pour dompter un soldat français.

La Rose méritait, certainement, la mort ; mais on rapporte que le duc de Kent n'avait jamais pu se résoudre à le faire mourir.

P.-A. DE GASPÉ.

### Belle conduite de l'hon. Letellier de St-Just

Voici un trait qui peint bien le caractère de M. Letellier de St-Just, et qui fait voir que sa vie agissante et militante n'avait pas tari en lui les sentiments affectueux et doux, comme il n'arrive que trop souvent dans la carrière politique. Il revenait de Rimouski, avec le nouveau député de l'Islet, après avoir contribué à l'élection du Dr Fiset, en 1872. Comme il passait à la Rivière-du-Loup, en vue du steamer en partance pour le Saguenay, son compagnon de voyage lui proposa d'y pousser une pointe, pour aider le candidat libéral qui se présentait en opposition à M. William Evan Price, frère du sénateur David Price, tout-puissant dans le comté.

Après plusieurs minutes de silence, M. Letellier répondit à son ami : " Non, je n'irai pas, je ne puis pas oublier que mon ami David Price, dans une de mes élections, m'a envoyé, de lui-même et à ses frais, une goélette du Saguenay, pour transporter à la Rivière Ouëlle mes voteurs absents. " — Puis, fouettant les chevaux, il s'éloigna de la tentation. " J'admire, " ajouta-t-il, " la belle réponse que mon ami l'honnête M. Barry m'a faite en une même occasion : — *Mon cœur est plus fort que ma politique.* "

P.-B. CASGRAIN.

### M. Letellier de Saint-Just et son cocher

L'honorable Letellier de Saint-Just, traitait ses domestiques et ses employés d'une façon telle qu'ils lui restaient attachés pour toujours.

En voici un exemple entre bien d'autres.

Quelques jours après avoir quitté Spencer-Wood, il s'était fait conduire au débarcadère par son fidèle cocher Louis Caron, qui l'aimait autant qu'il en était aimé, et dont il était sur le point de se séparer. Louis lui fit ses adieux, en ajoutant combien il regrettrait que ce fût la dernière fois qu'il menait un si bon maître. " Louis, lui dit M. Letellier, qui dès lors prévoyait que sa fin n'était pas éloignée, la prochaine fois que vous me mènerez, je ne vous verrai pas. " Cette parole alla au cœur de Louis : le bon domestique comprit que c'était une manière indirecte de lui demander de le conduire en terre ; et il se le promit en lui-

même. Aussi dès qu'il apprit la mort de M. Letellier, il alla trouver le chef du département dont il dépendait (car depuis peu il avait obtenu un emploi de messager), et il lui demanda la permission de se rendre à la Rivière-Ouelle pour les funérailles. Après avoir raconté l'incident dont nous venons de parler, il ajouta : " Je ne puis me dispenser d'aller rendre le dernier devoir à mon ancien maître. Il faut que vous m'accordiez cette faveur ; car, malgré que je sois pauvre et que je n'aie que mon humble emploi pour vivre, moi et ma famille, je le sacrifierais plutôt que de n'y pas aller. " En effet, ce fut le bon Louis Caron qui conduisit le char funèbre aux obsèques de M. Letellier.

P.-B. CASGRAIN.

### Salaberry fait respecter notre nationalité

Dès l'âge de 14 ans, notre grand héros, de Salaberry, prit du service dans l'armée anglaise. A 16 ans il partait déjà pour les Indes Occidentales. Il fit rapidement son chemin, devint lieutenant, puis capitaine. Pendant sa lieutenance il lui arriva une aventure qui démontre sa bravoure. Voici comment M. de Gaspé raconte ce fait :

" Les officiers du soixantième régiment, dans lequel Salaberry était lieutenant, appartenaient à différentes nationalités. Il y avait des Anglais, des Prussiens, des Suisses, des Hanovriens et deux Canadiens-français, les lieutenants de Salaberry et Des Rivières. C'était chose assez difficile de maintenir la paix parmi eux ; les Allemands surtout étaient portés à la querelle ; excellents duellistes, ils étaient de dangereux antagonistes. Un matin, Salaberry était à déjeuner avec quelques-uns de ses frères d'armes, quand entre l'un des Allemands qui le regarde et lui dit d'un air de mépris : — " Je viens justement d'expédier un Canadien français dans l'autre monde, " faisant par là allusion à Des Rivières qu'il venait de tuer en duel.

" Salaberry bondit sur son siège ; mais, reprenant son sang-froid, il dit : — " Nous allons finir le déjeuner, et alors vous aurez le plaisir d'en expédier un autre. "

" Ils se battirent, comme c'était alors la coutume, à l'arme blanche. Tous deux firent preuve d'une grande adresse, et le combat fut long et obstiné. Salaberry était très-jeune ; son adversaire, plus âgé, était un rude champion. Le premier reçut une blessure au front dont la cicatrice ne s'est jamais effacée. Comme il saignait abondamment et que le sang lui interceptait la vue, ses amis voulurent faire cesser le combat ; mais il refusa. S'étant attaché un mouchoir autour de la tête, le combat recommença avec encore plus d'acharnement. A la fin, son adversaire tomba mortellement blessé, et la plupart dirent qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait. "

Ce duel mit pour toujours de Salaberry à l'abri des insultes ; il avait fait ses preuves.

L.-O. DAVID.

### Les fraters au Canada

On appelait *fraters* des charlatans qui se faisaient passer pour médecins ou chirurgiens au commencement du siècle. On nommait de même, par ironie, les mauvais médecins.

Tous les *fraters* que j'ai connus pendant mon enfance, donnaient des pilules si grosses qu'il fallait les fendre en quatre pour les avaler ; ce qui ne les empêchait pas de guérir souvent les malades. Les habitants proclamaient hautement que les *fraters* étaient de fins chirurgiens, que c'était plaisir d'avoir affaire à eux, qu'ils vous purgeaient un homme sans réplique. Nos médecins, dans ce siècle de progrès, considérant la bile comme un mythe, n'administrent, en conséquence, que des globules imperceptibles, ce qui ne les empêche pas de guérir aussi de temps à autre leurs malades ; et le monde est satisfait.

Une petite anecdote d'un *frater* trouve assez naturellement sa place ici. Une servante canadienne de lady Dorchester ayant pris, un soir, un remède de son docteur français (tous les *fraters* étaient français) tomba

dans des convulsions épouvantables. Grand fut l'émoi au Château Saint-Louis. L'on manda, au plus vite, le médecin de la famille du Gouverneur, lequel déclara ne pouvoir rien prescrire avant de savoir ce que la malheureuse avait avalé. Lord Dorchester court au devant du *frater* que l'on avait envoyé quérir en toute hâte et lui dit : Mais qu'avez-vous fait prendre à cette pauvre fille ? elle se meurt !

— Ce sont, mon gouverneur, dit l'Esculape, de bons petits remèdes anglais, que je ne connais pas.

Cet Esculape avait nom Soupirant.

N'importe ; le médecin du château réussit à sauver la jeune fille malgré les bons petits remèdes anglais que le *frater* lui avait administrés sans les connaître. La réponse plus que naïve du Dr Soupirant fit pendant six mois l'amusement des citoyens de la ville de Québec.

P.-A. DE GASPÉ.

### Scène électorale d'autrefois

Lors des élections fédérales de 1867, l'hon. Chapais vint se présenter aux suffrages du comté de Kamouraska, avec un prestige plus éclatant que jamais, et suffisant, suivant lui, pour lui permettre de briguer à la fois les deux mandats, tant à la Chambre des Communes qu'à l'Assemblée Législative. L'entente par faite entre le gouvernement d'Ottawa et celui de Québec avait fait fixer le même jour pour les deux élections. M. Chapais se présentait au fédéral et au local. Il avait comme adversaires, M. Letellier pour Ottawa, et M. Pelletier, maintenant sénateur, pour Québec. En détachant quelques voix parmi les conservateurs dont il était aimé, M. Pelletier donnait à la lutte une tournure alarmante pour le ministre, vu l'état toujours balancé des partis.

Ce fut en ces circonstances que l'officier-rapporteur, proche parent de M. Chapais, crut devoir prendre sur lui de défranchiser trois localités, connues par la prépondérance du vote libéral, entre autres l'importante paroisse de Saint-Pascal. Cet officier croyait voir l'omission de certaines formalités dans la confection des listes électorales de ces endroits, ce qui suffisait, suivant lui, pour écarter les électeurs. Ce même officier, non seulement s'était rendu suspect de partialité, mais dans le fort de la lutte commencée depuis quelque temps avec vigueur, il avait insulté publiquement les libéraux par une démonstration significative de son dessein, et aussi provocante que risible. Au chef-lieu du comté, dans le village de Kamouraska, il avait promené lui-même, en plein jour sa vache ornée de rubans bleus attachés aux cornes, tandis qu'elle traînait à la queue un long ruban rouge. C'était plus qu'il n'en fallait pour exaspérer les esprits déjà chauffés à blanc, chez des électeurs injustement menacés d'être privés de leur franchise. Aussi, lors de la présentation des candidats, un très grand nombre d'électeurs se trouvèrent présents, et divisés en deux masses, déterminés les uns à procéder à l'élection, les autres à l'empêcher si l'on persistait à défranchiser les électeurs des trois paroisses. L'officier-rapporteur ayant déclaré qu'il n'accorderait pas de *polls* dans ces endroits, il s'ensuivit une bagarre générale et une bataille sanglante. On le précipita du *husting*, et il ne dut son salut qu'à la protection de quelques libéraux qui le firent évader secrètement. Dans la mêlée, plusieurs furent blessés, quelques-uns même le furent dangereusement, et restèrent sur le carreau. Les partisans de M. Chapais furent mis en déroute complète, et lui-même dut se réfugier dans un *cabaneau* destiné à un tout autre usage, où il demeura blotti pendant plusieurs heures. Les révoltés se vengèrent de l'officier-rapporteur par des avanies qu'il dut subir à sa honte, et ils le forcèrent à remettre les brefs d'élection entre leurs mains, ce qui empêcha la double élection. Cet incident produisit une vive sensation. La Chambre fédérale ordonna une enquête sur cette violation de ses privilèges. Elle finit par censurer l'officier-rapporteur, et le déclara indigne d'être choisi comme tel dans l'avenir. Le comté fut défranchisé pendant dix-huit mois.

P.-B. CASGRAIN.



No 1.—Fiançailles norvégiennes



No 2.—Mariage norvégien

## La vie de famille en Norvege

Mgr Fallize, qui a vécu pendant longtemps en Norvège, nous donne des détails fort intéressants sur la vie de famille dans ce pays lointain. Nous avons cru être agréable à nos lecteurs en reproduisant les pages suivantes avec les gravures qui accompagnent le texte et qui sont faites d'après les tableaux d'un célèbre peintre norvégien.

Vous serez heureux d'apprendre comment on vit, on aime, on souffre, on travaille et on meurt dans ces solitudes. Je dis "solitudes," car, en dehors de nos villes, peu nombreuses, le pays manque absolument d'agglomérations tant soit peu importantes.

Le fermier, entouré de ses *husmaend*, vit souvent à plusieurs lieues de distance de son plus proche voisin, au fond d'une vallée ou d'une île isolée, qui lui fournit juste assez pour nourrir sa famille.

Le pêcheur cherche, pour sa hutte, au bord de la mer, ou d'un lac, au fond d'un fjord ou encore dans un îlot perdu un de ces rares lopins de terre qui permettra à sa femme et à ses enfants de cultiver quelques pommes de terre et de nourrir une vache ou quelques chèvres, pendant que lui, le père, lutte avec les vagues, pour leur arracher au prix de mille dangers, le précieux poisson.

En dehors des foires et des grandes pêches on ne se rencontre que rarement. Les habitants vont bien de temps à autre à l'église, car ils sont chrétiens et ils aiment le bon Dieu ; mais c'est tout un voyage par terre ou par mer, par monts et par vaux, surtout au milieu des tempêtes et des ténèbres de l'hiver. Pour les fêtes, il n'y a guère que Noël qui rassemble parents, amis et voisins.

C'est dans l'une de ces rares rencontres que le jeune homme a découvert la jeune fille que Dieu lui a destinée pour remplir sa solitude d'amour, de lumière et de vie. Il s'informe si elle est bonne chrétienne, si elle sait filer, tisser, coudre, cuire le pain, exécuter les mille et un travaux que l'isolement ne lui permet pas de confier à d'autres mains. Enfin, il lui ouvre son cœur (voir gravure n° 1). Il est bien reçu.

Alors commence une époque de travail et de soucis. Lui se préoccupe d'avoir une maison, une barque, tous les ustensiles dont il aura besoin pour nourrir une famille. Elle veut avoir un trousseau bien garni, et ordinairement il est créé de ses mains. Cela prend du temps, et pour cette union les fiancés doivent souvent attendre des années avant de célébrer la noce. Cela n'est pas bon, et surtout en Norvège où les fiancés ont toute liberté de se voir et même de faire seuls de longs voyages.

Enfin le grand jour des noces est arrivé. On se rend en grand train à l'église, soit en barque, soit en voiture. Il y a une infinité de formalités à remplir et rien



No 5.—La mère instruisant ses enfants



No 6.—Le père instruisant son fils



No 3.—Le bonheur des jeunes époux



No 4.—Les angoisses des jeunes époux

n'est plus compliqué que les us et coutumes de nos noces. Tout est stipulé minutieusement. On a prévu qui peut et doit y assister, quels cadeaux doivent être faits, quels vivres tel ou tel parent ou voisin doit fournir ; quant au cérémonial, il n'y a que le directeur des noces qui en possède le secret (voir gravure n° 2).

Les fêtes durent longtemps. On y mange énormément, et les boissons n'y manquent pas non plus, tant et si bien que, à la fin des fêtes, les jeunes époux sont souvent bien en peine pour régler les notes des fournisseurs.

Mais qu'importe ? Ils sont heureux ; ils s'aiment ; ils sont jeunes et forts. Etant habitués à la vie solitaire, ils se suffisent, et, du reste, les luttes perpétuelle, contre les rigueurs du climat, avec la stérilité de la terre et les dangers de la mer ne leur donnent pas le temps de s'abandonner à des méditations mélancoliques.

Ils ne seront pas longtemps seuls. Bientôt un prince mignon égaye de ses cris et de son rire l'ermitage conjugal. Toutes les fois qu'il revient de la pêche et rentre au logis, le jeune père fait danser devant les yeux de son petit Thorvald sa grande pipe, pendant que la mère lui raconte tous les exploits du marmot pendant la journée (voir gravure n° 3).

Un jour cependant, papa rentre plus tôt que d'habitude. C'était plus fort que lui ; il a le pressentiment qu'il est arrivé quelque chose à la maison. Il ne s'est pas trompé. Thorvald est malade, Thorvald a la fièvre. La maman lui a administré les bienfaisants remèdes que sa mère à elle lui a confiés dans le temps pour un cas

pareil, car le médecin est si loin. Rien n'y fait. Heureusement, il y a un autre docteur : c'est le Père qui est aux cieux. C'est à lui qu'ils s'adressent, pleins de confiance (voir gravure n° 4). Leur foi est exaucée et Thorvald revit.

Peu à peu la famille s'agrandit. Thorvald n'est plus seul à recevoir les caresses paternelles et maternelles. Il lui arrive des frères et des sœurs en tel nombre que la maisonnette ne peut presque plus loger tous les petits lits. En Norvège les familles sont très nombreuses, et, malgré une émigration énorme, principalement vers le Minnesota et le Wisconsin américains, la population de la Norvège augmente rapidement, gros surcroît de travail et de soucis naturellement pour les parents.

\* \* \*

Ce qui présente la plus grande difficulté, c'est l'éducation des enfants. Il y a bien de bonnes écoles publiques ; mais les distances sont énormes et les chemins difficiles. Le père ou un domestique doit conduire les enfants à l'école, soit en voiture, soit en barque, et souvent, lorsque l'école est par trop éloignée, les enfants doivent être mis en pension chez des amis habitant dans son voisinage. L'instituteur ou l'institutrice ne séjourne dans chaque localité que dix à douze semaines par an et va ensuite remplir ses fonctions ailleurs. Pendant le reste du temps, c'est le père et la mère qui continuent l'instruction des enfants, et ils le



No 7.—Pêche nocturne



No 8.—Le cadet quitte le foyer paternel

font avec un dévouement infatigable. Tandis que la maman fait la classe proprement dite (voir gravure n° 5) et apprend aux filles les innombrables travaux manuels que la vie isolée leur impose, le papa initie les garçons aux secrets de la pêche, de l'agriculture et de la chasse (voir gravure n° 6). J'ai toujours été étonné de constater ce qu'à l'âge de dix-huit ans la jeune fille et le jeune homme norvégiens possèdent de connaissances théoriques et pratiques.

\* \*

A mesure que les enfants grandissent, les parents trouvent en eux des auxiliaires pour leur travail. Le père n'est plus seul à ramer sa barque nuit et jour pour pourvoir la table de poisson et pêcher la morue qu'il faut vendre pour payer au marchand les vêtements et les produits coloniaux (voir gravure n° 7). Pendant que les filles aident la mère à soigner les vaches et à sécher le foin, les garçons agrandissent, sous la direction du père, la maison et ses dépendances, pour loger la moisson produite par les nouveaux champs défrichés et cultivés par eux. Ils construisent encore, à côté de la grande maison, une plus petite, où le père et la mère se retireront, lorsque le fils aîné sera marié, lorsque les filles auront suivi l'élu de leur cœur, lorsque les autres garçons se seront embarqués soit pour chercher fortune en des pays lointains, soit pour affronter comme marins les périls des océans. Le Norvégien aime passionnément son pays et il verserait la dernière goutte de son sang pour le défendre contre ses ennemis. Mais il aime aussi à tenter la fortune et à la suivre jusqu'au bout du monde. Parti une fois, il n'oublie pas son père et sa mère ; il leur envoie une large part de ce qu'il aura conquis.



MGR GÉLINAS, DÉCÉDÉ

Enfin, le cadet est parti (voir gravure n° 8). Le vieux père lui a recommandé une dernière fois de ne jamais oublier son Dieu et sa famille. La mère n'a pas pu parler, car les larmes lui ont coupé la voix.

Maintenant, la tâche des parents est finie. Ils abandonnent la ferme à l'aîné de leurs enfants et se retirent dans leur paisible retraite, où ils finiront leurs jours en vivant de leurs souvenirs et en se préparant au suprême passage.

### FIN D'ÉTÉ

Voici une des plus jolies pages qu'ait écrite le grand écrivain qui vient de disparaître, Arthur Buies.

Quoi ! déjà passés, beaux jours de l'été, jours d'allégresse et de vie ! Mais il me semble que c'est hier que les bourgeois s'ouvraient, que les gazons se couvraient de leur tendre et grasse toison, que la montagne de Montréal s'inondait de son feuillage doré, en se gonflant comme une vaste mamelle sous les embrassements des longs soleils de juin et de juillet ! Déjà passés ! Déjà tombent mortes, jaunes et desséchées, aussitôt emportées par le vent qui les caressait naguère, ces feuilles que nous avons vues, il y a quatre mois à peine, sortir si fraîches de leurs bourgeons, grandir doucement comme si elles avaient un long temps devant elles, épaissir petit à petit les bois, répandre à larges ondées les bienfaisants ombrages et remplir l'air de parfums si doux et purs comme ceux

du matin après la rosée ! Hélas ! hélas ! sitôt ! Et déjà la nature agonise, et la brise passe en sifflant dans les forêts dépouillées, elle qui se plaisait à jouer dans leur épaisse chevelure et à s'y endormir en rendant de si tendres murmures, que les petits oiseaux baissaient leur chant pour l'écouter ou se plaindre avec elle.

Divins gazouillements des petits êtres ailés, fugitifs et vivants concerts de la nue, qu'êtes-vous devenus ? Hélas ! plus de voix dans les ramilles, plus de mystères dans les bois, plus de rêves dans les sentiers ombreux, plus de gais rayons de soleil se faufilant à travers les bosquets enchantés, rien, rien que des chants qui s'éteignent, des feuilles qui tombent et des cieux qui se voilent. Ah ! était-ce donc là les promesses du radieux printemps ? Soleil de juin, qu'as-tu fait de tes feux si prodigieux ? Où portes-tu maintenant ta course rayonnante ? A quels rivages lointains vas-tu désormais porter la chaleur et la vie ? Déjà tu nous quittes, trompeur amant de la plus belle nature que jamais aient éclairées tes rayons ; oui, voilà déjà le sombre automne qui s'avance après un été d'un

LE NOUVEAU ROI D'ANGLETERRE A L'ÂGE DE 20 ANS  
LORSQU'IL EST VENU A MONTRÉAL

jour ; à son approche la nature, elle, a pleuré et sangloté en vain, déjà il la couvre de brouillards, de pluies après et froides, ne lui laisse apercevoir qu'un ciel muet et morose, et la dépouille violemment avant de l'envelopper du linceul qu'elle portera pendant six mois encore.

Et toi, grand Saint-Laurent, tes ondes aussi ne sont plus les mêmes. Elles les roulent tristement vers des rivages désertés des bruyants ébats qui les animèrent pendant les beaux jours ; elles ne portent plus les joyeuses promenades de la jeunesse amoureuse des plaisirs ; elles n'ont plus le bleu limpide qui reflétait la nue ardente ; le soleil ne les échauffe plus des mêmes rayons ; elles frissonnent sous des vents pleins de froidure, et leur azur éclatant est remplacé par les couleurs mornes dont les teint un ciel dépouillé de ses feux et rempli de son deuil.

Trois mois seulement, et c'est tout. Mais quels mois ! O transports, ô ivresses de la vie ! Est-il rien comme de passer trois mois sur les bords du grand fleuve, loin, bien loin de la ville, là où ses flots salés, couvrant un espace de dix lieues entre les deux rives, jettent dans l'air toute espèce de senteurs vivifiantes qui renouvellent l'âme et le corps, insufflent dans l'être tout entier des sentiments et une force inconnus, et relèvent vers les grands objets la pensée fatiguée de la scène puérile du monde, du vain mouvement des hommes et de leurs misérables disputes ?

Ah ! délicieuses soirées de juillet et d'août, piques niques champêtres, danses sur l'herbe, excursions aux îles et aux lacs lointains, courses à deux dans ces lieux discrets que le plaisir dédaigne et que recherche l'amour, longues promenades sur les grèves toujours retentissantes de mille échos épars, rêveries profondes

et suaves dans les lieux solitaires, petits voyages improvisés, remplis d'épisodes réjouissants et de charnants imprévus, causeries prolongées au clair de la lune, sous une brise tiède et embaumée, il faut donc vous dire adieu et pour toute une longue année encore ! Eh bien ! oui, adieu, adieu pour toujours, été de 1884, tu n'es plus maintenant qu'un souvenir et nos cœurs portent ton deuil, comme la nature entière à laquelle vient t'arracher le silencieux et inexorable automne.

Allons ! nous voilà revenus à la ville et, de nouveau nous allons reprendre le bât sacré du travail, la tâche de chaque jour visiblement accomplie. Faisons assez de choses d'ici à juillet prochain pour mériter d'aller nous ébattre encore pendant trois mois dans le ravissant séjour du farniente, du farniente à l'eau salée, bien entendu, car celui de l'eau douce est un insipide et incolore habitacle qui ne vaut pas un seul de nos désirs. Donc, nous allons travailler ferme pendant neuf mois encore ; c'est le terme extrême au bout duquel nul mortel sur terre n'aura le droit d'exiger de nous seulement une virgule. Mais quels prodiges littéraires nous allons accomplir pendant ces neuf mois ! Vous ne tarderez pas à voir cela, chers lecteurs et vous surtout, chères lectrices, qui pensiez déjà être quêtes ; vous nous croyez peut-être un peu ramolli, du moins fatigué par les excès de... la convivialité, eh bien ! vous allez nous trouver aussi jeune qu'il y a vingt ans, capable d'enfanter et de créer encore à l'inouï.

Si l'on nous invite à dîner chez quelque honnête famille durant ces neuf mois, nous accepterons, bien

L'HÉRITIÈRE PRÉSUMPTIF DE LA COURONNE  
D'ANGLETERRE

entendu ; j'ai vu un temps, croyez-le, je vous en prie, où je ne savais pas du tout où je ne pourrais dîner le soir ; ça sera à titre de compensation. Si même nous recevons de temps à autre un billet ainsi conçu ; Mme X ou Trois Étoiles prie M. Buies de lui faire le plaisir de passer la soirée chez elle le... le... n'importe ; nous lui ferons ce plaisir avec empressement et nous nous rendrons aimable, parce que cela est dans notre nature ; mais, en dehors de cela, pas de temps perdu, pas de faiblesses, pas de déraillements, pas de... vous savez ?... Bien, voilà qui est compris. Aidez-moi à remplir ce programme héroïque, lecteurs de la Patrie ; vous aurez fait une œuvre méritoire, " et le bon Dieu vous bénira ", comme dans la chanson ; moi aussi.

Maintenant, il s'agit de se retrouver, de se remettre d'aplomb, après trois mois passés loin du centre des affaires et du mouvement, loin des journaux, loin de tout contact étranger, de toute communication extérieure. Que se passe-t-il dans le monde de ce temps-ci ? Je vois que les traducteurs de dépêches et les rédacteurs de faits-divers font encore des énormités ; c'est la règle et l'on n'en sortira jamais ; passons. La Patrie a beau corriger une faute tous les jours ; quand il s'en commet cinquante, cela ne peut pas la mener bien loin, d'autant plus que plus elle corrige, moins on se corrige ; mais enfin, c'est tous les jours cela. Une faute, mes amis, une faute par jour, quand le juste lui-même pêche sept fois ! Ah ! pousse toujours, Cyprien.

Une centaine de Canadiens sont partis pour aider Gordon à se dégager dans Khartoum, juste au moment où il réussissait à se dégager tout seul ; voilà ce qu'on appelle les facéties de la destinée ! Je parie que nos Canadiens le savaient d'avance et qu'ils ont voulu faire un voyage aux frais de la perfide Albion, en même temps qu'un pied de nez très allongé au lion britannique. Mais qu'ils prennent garde : " Voir le Nil et puis mourir," cela s'est vu souvent depuis un grand nombre d'années.

Montréal a vu s'élever, comme toutes les années précédentes du reste, de nouvelles et splendides constructions. Oh ! sous ce rapport là, nous marchons à la tête de toutes les cités américaines ; il n'y en a pas une en effet qui soit plus fortement et plus noblement assise que la nôtre dans son épaisse et large robe de granit laurentien, mais quoi ! pas une bibliothèque publique dans cette ville superbe qui compte 150,000 âmes et qui s'appelle la métropole de toute l'Amérique anglaise ! Quelle honte ! Quelle humiliation ! Et l'on dirait que personne n'en a souci ni même s'en aperçoit ? La politique a tellement abêti, avachi tous les esprits, qu'ils ne sortent pas de là et qu'ils sont devenus incapables de s'élever à la conception de la nécessité d'études sérieuses et profondes chez les classes dirigeantes, et de la culture intellectuelle indispensable pour les classes intermédiaires et inférieures. La politique ! mais ce n'est pas là le pis. Il y a avant tout la différence des races que rien désormais ne pourra effacer, et qui a engendré le fanatisme, la défiance réciproque, la désunion, la divergence d'intérêts et de vues entre les citoyens d'une même ville, l'incompatibilité des tendances qui provient d'une éducation absolument différente et qui empêche les uns et les autres de travailler en commun ; il y a enfin malheureusement chez nous, Canadiens-français, si peu de goût pour la lecture et l'étude, que nous ne connaissons pas la valeur de l'instruction dans les masses, et que nous laissons les choses faire comme elles font, aller comme elles vont, plus coupables et plus sots en cela que les habitants qui cultivent leurs terres depuis deux cents ans, d'après les mêmes procédés et suivant la même routine destructrice.

Ah ! le mal est profond, soyons-en bien certains ; et si nous n'avons pas de bibliothèque publique dans Montréal, cherchons-en la cause dans un état de société lamentable et dans une éducation publique plus lamentable encore.

Voyez les Etats-Unis où l'on donne aux enfants, dès leur plus bas âge une instruction que l'on continue ensuite à tous les degrés jusqu'à son entier développement dans toutes les branches de connaissances. Il n'y a pas là une toute petite ville qui n'ait sa bibliothèque pu-

blique et ses clubs de lecture. Quoi ! mais la première, la première chose à laquelle on songe, dès qu'un groupe d'hommes a jeté les bases d'une cité naissante, sur les confins éloignés des Etats ou des Territoires, c'est à avoir, sinon tout de suite une bibliothèque, du moins une salle de lecture commune ! Il y a même des Etats où la loi oblige la population de chaque cité, quelque petite qu'elle soit, à se taxer pour la fondation et l'entretien d'une bibliothèque libre, mais les populations par leur empressement, rendent ces prescriptions inutiles. Aussi, n'est-on pas surpris de voir, par les statistiques officielles, que les Etats-Unis renferment, à l'heure qu'il est, plus de 4,000 bibliothèques publiques, contenant dans leur ensemble près de quatorze millions de volumes (14,000,000), et plus de 1,600,000 brochures. Mais ce n'est pas tout d'avoir des livres. Savez-vous que, l'année dernière, il y a eu dix millions de volumes en circulation dans le public américain, et cela en laissant de côté le grand nombre d'individus qui ont leurs bibliothèques privées et ne vont jamais chercher de livres au dehors. Mais aussi les Américains ne sont pas toujours pris aux cheveux pour des niaiseries comme nous le sommes ; ils lisent au lieu de se damner les uns les autres ; ils apprennent tout, tout, en sorte qu'ils ont des hommes pour toutes les carrières possibles et pour tous les emplois, tandis que nous n'en avons pas. Ils ont des écoles spéciales pour tous

style de député provincial, de " Fin d'été." 1884.

A. BUIES

LE TOURMENT DES ROIS

Un roi mourut sans laisser d'héritiers ; et par son testament il donna la couronne à celui qui, après sa mort, entrerait le premier dans la ville.

Un pauvre laboureur parut aux portes lorsque le roi venait d'expirer, et il fut couronné. Il eut à soutenir des guerres intestines et étrangères, à ranimer le commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts, et à pouvoir à la subsistance de son peuple.

Il s'instruisit en peu de temps, parce qu'il avait le sens commun ; il réussit à tout, parce qu'il voulait le bien : mais il était rempli de soins et dévoré d'inquiétudes.

Un habitant de son village vint le voir, et lui dit : Grâces soient rendues au Dieu incomparable et tout-puissant qui vous a élevé à un si haut degré de gloire et de puissance !

— Ah ! mon ami, dit le roi, au lieu de rendre grâces à Dieu, demande-lui pour moi le courage et la patience ; plains-moi, au lieu de me féliciter : dans mon premier état, je ne souffrais que de mes besoins ; et je souffre aujourd'hui des besoins de chacun de mes sujets.

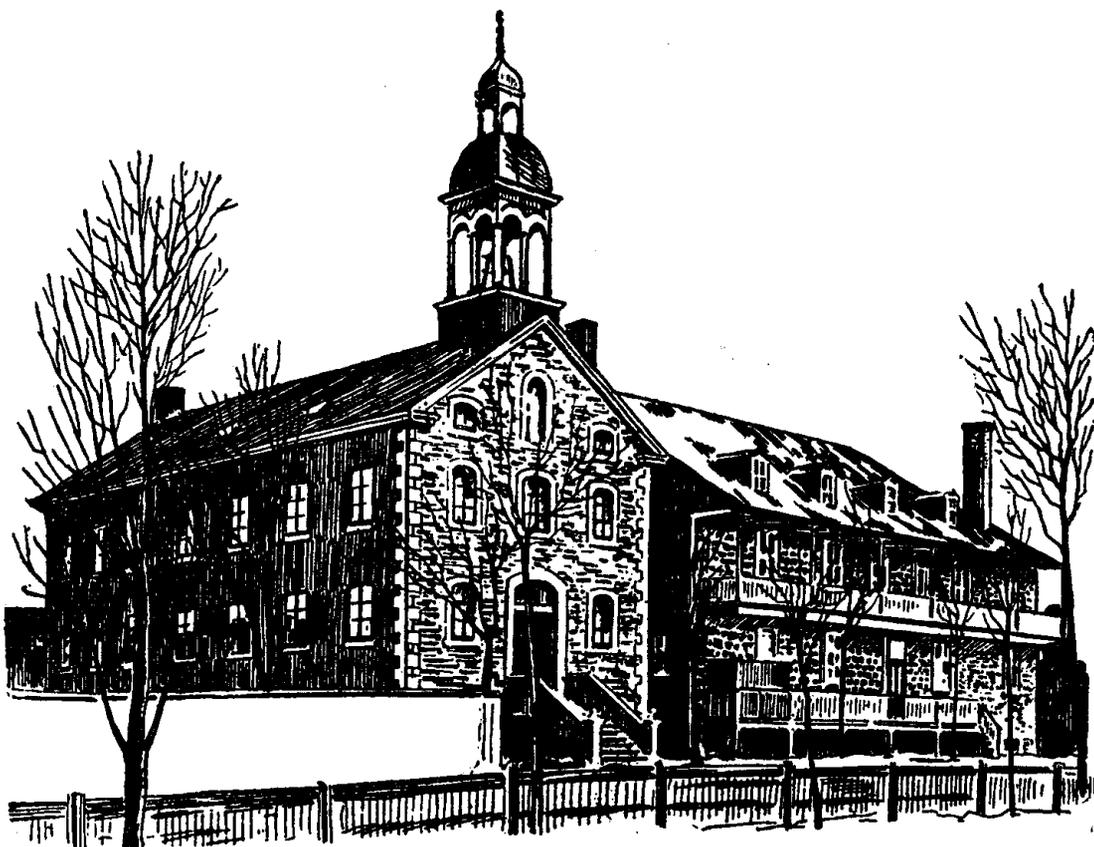
Vous serez heureux le soir, si vous pouvez songer sans regret à l'emploi de la journée.

Ce qui est à craindre, ce n'est pas le mouvement, même en sens contraire, c'est la léthargie. Le grand mal n'est pas la lutte, c'est l'indifférence.

L'ennemi capital de l'homme, c'est l'ennui ; faites de tout plutôt que de ne rien faire ; le rien faire est proche parent de mal faire. Défiiez-vous de ces heures où le cœur ne sait pas bien ce qu'il veut, c'est le papillon qui cherche la flamme pour s'y brûler les ailes ; pour le tenir, il faut non pas l'amuser, mais l'occuper.



Le château Osborne où la reine est décédée



L'Hospice des Sœurs de la Providence, à Laprairie, partiellement détruit par un incendie

# AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

## MONDANITES

On parle d'un magnifique bal que donnera le club "XXe Siècle" dans la salle Stanley, le 12 février.

Cette fête qui promet d'être brillante, si l'on en juge par le nombre d'invitations lancées dans la haute classe de notre société montréalaise, est organisée par un cercle de jeunes gens des plus distingués de notre ville, en vue de rendre le bienveillant accueil dont les ont honorés nos élégantes mondaines depuis la réouverture de leurs somptueux salons.

Ces messieurs ont confié le patronage de ce bal à Mmes H.-R. Rainville, Horace Archambault, N. Pérodeau, H. Saint-Pierre, Poirier, Rolland, Beau-champ, etc.

Comité d'organisation : J. Brault, prés., Arth. Survever, vice-prés., A. Poliquin, trés., A. Lionais, sec.

Membres du comité : J. Archambault, Paul Leduc, Dr Kent, J. Cholet, A. Tarte, Massue, Fortier, etc.

Les orchestres Blazi et Ratto ont été retenus pour cette circonstance.

## BALS ET SOIRÉES

### COMESTIBLES DE BUFFET ET BREUVAGES

*Chocolat, thé, café.*—Comme le chocolat est un aliment que préfèrent les personnes délicates et nerveuses, choisissez-le sans vanille. Chaque tablette de trente grammes suffit à une tasse d'un quart de litre. On a calculé que seize tablettes peuvent être prises par trente deux convives. Si vous voulez que ce chocolat soit excellent, faites-le cuire la veille et seulement réchauffer au moment de le servir. Ce repos lui donne un velouté et un parfum exquis qu'il n'aurait pas sans cela. Le chocolat, pour être bon, doit aussi être peu cuit. Ne vous écarterez donc pas de cette règle, et ce ne sera qu'au moment de le réchauffer pour le servir qu'on le mettra dans la chocolatière où on le tournera vivement pour le rendre mousseux, ce qui le rend en même temps plus léger.

Quand au thé, une bonne maîtresse de maison doit y donner une surveillance sévère, car c'est une chose excellente mais toute prête à devenir détestable au moindre écart dans la façon dont elle est confectionnée. Donc, avant toutes choses, il faut s'assurer si l'eau qui doit servir à cette confection n'a aucun mauvais goût ; le goût de fumée surtout est l'implacable ennemi du thé.

Servez-vous toujours de thés noirs mélangés, dans les premiers choix, car il convient à tous les tempéraments ; tandis que le thé vert est redoutable pour les personnes nerveuses.

Avant de faire le thé, il faut passer de l'eau bouillante dans la théière. On jette cette eau, puis aussitôt on met le thé, et cette vapeur humide et chaude qui se trouve dans la théière prépare la plante à rendre son arôme : aussi faut-il avoir le soin de la fermer pour que la vapeur ne s'évapore pas. Au bout d'un instant, on pourra mettre un peu d'eau bouillante sur le thé, et on le laisse infuser ainsi quatre à cinq minutes, avant de remplir de cette même eau bouillante, sa théière. Il faut attendre encore huit à dix minutes avant de se servir de ce thé, et il faut que les tasses où il devra être versé, soient au moins tièdes, si elles ne peuvent être chaudes, ce qui est une chose facile en ayant soin de les tremper dans de l'eau bien chaude au moment où l'on va les ranger sur le plateau. Il faut une petite demi cuillerée de thé pour une demi-tasse.

Le café se sert aussi dans beaucoup de maisons. C'est un breuvage agréable qui plaît à tout le monde et qui n'est ni dispendieux, ni difficile à faire.

Voici comment on s'y prend.

On a, par exemple une pinte de lait et autant de crème douce. On les fait bouillir un quart d'heure avec cent vingt grammes de café moka brûlé et autant de café cru en même qualité ; le tout bien concassé, mais non moulu. On y ajoute un demi-kilo de sucre en poudre, puis, au moment où l'on retire du feu son lait parfumé de café, on y ajoute six jaunes d'œufs avec les blancs battus en neige. Ceci bien mélangé, on le remet un moment sur le feu pour faire prendre la liaison, mais en ayant grand soin de ne pas laisser cuire. Dans la soirée on en fait circuler des demi-tasses ou l'on en orne sa table avec le thé et le chocolat.

### SIROPS ET PUNCHS

Pour les sirops, vous faites mettre dans des cruches



Robe de soirée ou de bal

de l'eau bien filtrée contenant une petite demi-bouteille de sirop par pinte d'eau, vous faites descendre ces cruches à la cave et le soir, quand on les remonte pour garnir les verres des plateaux, cette boisson est aussi fraîche que si elle était frappée à la glace, ce qui en augmente la bonté.

*Orangeade pour soirées.*—Par litre d'eau, prenez deux oranges et deux citrons ; 250 grammes de sucre par litre ; frottez quelques morceaux de sucre, sur les oranges et les citrons ; mettez le sucre dans une grande terrine et faites-le fondre à froid dans l'eau ; ajoutez le jus des citrons et oranges, passez le tout dans une passoire très fine ; mettez en bouteilles et

si cela est possible mettez les bouteilles sur de la glace, tout au moins dans un endroit frais.

### GATEAUX

*Gâteau d'or.*—Cinq œufs, une tasse de sucre, deux tiers de tasse de beurre, une cuillerée à café de crème de tartre, une demi-tasse de lait, battez les blancs d'œufs en neige, battez le beurre et le sucre ensemble, ajoutez œufs et farine.

*Gâteau à la crème.*—Quatre tasses de farine, trois de sucre, deux de crème sûre, une de beurre, trois cuillerées de soda dissous dans l'eau froide ; une demi-noix muscade et quelques gouttes d'essence de citron.

### GLACES POUR GATEAUX

*Glace blanche.*—Prenez 200 grammes de sucre en poudre, ajoutez-y un blanc d'œuf très frais et le jus d'un citron, battez le tout jusqu'à ce que vous ayez une crème blanchâtre, consistante et onctueuse dont vous enduisez la surface de votre gâteau aussi également que possible avec la lame d'un couteau ; remettez le gâteau au four tiède (dont la porte doit rester ouverte) et retirez-le sitôt que la glace en séchant sera devenue d'un blanc opaque.

Cette glace, la plus facile à réussir, sert de base à la plupart des autres. On pourra en varier le goût en ajoutant quelques gouttes d'une essence quelconque.

*Glace au chocolat.*—Réduisez en poudre très fine 65 grammes d'excellent chocolat, battez un blanc d'œuf en neige, joignez-y le chocolat, puis en continuant à battre ajoutez autant de sucre en poudre qu'il sera nécessaire pour obtenir une crème consistante dont vous enduisez la surface de votre gâteau que vous remettez un instant au four tiède pour faire sécher la glace.

*Glace rose.*—S'obtient par l'adjonction à la glace blanche de quelques gouttes de teinture de cochenille ou de jus de betterave ou bien de cassis.

### CRÈMES

*Charlotte russe.*—Faites dissoudre un paquet de gélatine dans une tasse d'eau, ajoutez-y une tasse de sucre, mettez un peu sur le feu pour faire fondre le tout ; fouettez, jusqu'à épaisseur, une pinte de crème ; aromatisez avec de l'essence de vanille ou du vin blanc (sherry) au goût. Si la crème est trop lente à prendre, ajoutez six blancs d'œufs battus en neige. Mettez debout, tout autour du moule, dix-huit biscuits de Savoie, ayant soin de les serrer l'un contre l'autre, les unissant fermement avec du blanc d'œuf ; placez le moule dans le fourneau durant à peu près cinq minutes pour faire sécher le blanc d'œuf. Dans le fond d'un moule rond placez des biscuits en forme d'étoile ou de rosette. Quand vous retournerez votre charlotte du moule, cela sera d'un joli effet. Il sera bon aussi d'employer la plus petite quantité possible d'œuf sur les biscuits pour qu'ils ne s'attachent pas au moule : ce qui rendrait difficile la sortie de la charlotte russe du moule.

*Crème au chocolat.*—Battez les jaunes de sept œufs, mettez-les dans un bassin avec trois onces de chocolat râpé, un quart de livre de sucre et une chopine de crème ; battez ensemble, versez dans une jarre et placez la jarre dans une casserole d'eau bouillante, battez tout le temps jusqu'à ce que cela épaisse—ne laissez pas bouillir. Filtrez la crème à travers un tamis dans un bassin, battez dedans une once de gélatine di-soute et un autre demiard de crème bien fouettée ; mélangez le tout ensemble et versez dans un moule huilé, placez le moule sur la glace.

Un mot très touchant d'enfant :

Le pauvre petit être souffrait d'une ophtalmie. La mère, qui le soignait avec amour, remarqua qu'un des yeux du chérubin était fermé et laissait tomber des larmes.

—Pourquoi ton œil pleure-t-il ? demande-t-elle.

—C'est qu'il ne te voit pas.

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

Nous discontinuons la publication des analyses graphologiques dans notre journal. Nous publierons celles reçues jusqu'à ce jour seulement. Notre graphologue ne fera à l'avenir que des analyses détaillées par lettre particulière, au prix de 50 centimes chacune.

Adresser comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

**O belle ange.**—Droiture ; franchise ; amour du devoir ; ordre ; propreté ; activité ; exaltation ; excitation, mais en voit le danger et se contient ; prudence ; vivacité ; orgueil ; satisfaite de la position acquise ou de sa personne ; nature peu disposée à être utile au prochain ; esprit dominateur ; ténacité ; sensibilité ; timidité ; craintive ou mauvaise santé ; découragement, cependant il y a humeur gaie ; manières délicates et déliées ; certains goûts du beau et artistiques ; volonté faible et un peu d'irritabilité causés sans doute par la nervosité.

**Gerbillon.**—Il y a chez vous une combinaison de ruses de différentes nuances ; secrétisme et même susceptible de mensonges ; diplomatie ; souplesse d'idées ; esprit d'accaparement et parcimonie ; orgueil de vous-même ; enthousiasme ; extravagance ; sans-gêne ; dédain de l'étiquette ; douceur ; sensibilité ; résolutions changeantes ; vivacité extrême ; esprit dominateur ; obstination ; sensualité ; irréflexion ; distraction ; précipitation ; logicien et réalisateur ; imagination un peu vive ; nature personnelle ; ambition ; susceptibilité ; injustice ; gourmandise.

**Biganna.**—Prétention ; recherche ; amour du convenu ; économie ; impatience ; cœur sensible, doux et aimant ; humeur inégale ; caractère changeant ; nature personnelle ; volonté faible, franchise, naïve ; manque de positivisme ; imagination un peu mouvementée, ce qui est cause que, à certaines occasions vous avez recours aux mensonges afin de sortir des mauvaises positions ou de votre imagination vous à mise ; très impressionnable, et facile à influencer.

**Germain.**—Volonté faible ; indécision ; incapable de vous donner aucune décision ; sensualité ; amour du confortable ; politesse ; ruses ; grande douceur presque de la nonchalance ; satisfait de tout ; nulle ambition ; timidité ; dévouement ; amabilité ; affabilité ; gratitude ; manque de conscience ; dissimulation ; impatience ; ordre ; imprudence ; toujours porté à juger en bien et à pardonner ; nature passionnée ; le cœur gouverne en maître ; absences d'aptitudes permettant de profiter des occasions favorables pour réaliser.

**Edouard II.**—Irréflexion ; primesautier ; gourmandise ; aptitudes à attirer l'eau au moulin ; vivacité ; impatience ; irritabilité ; ambition ; ruses ;

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell. Est. 708. Consultation gratuites.

Mme Gustave Pelletier

SOUFFRAIT DEPUIS 21 ANS DE DOULEURS ATROCES CAUSEES PAR DES TROUBLES INTERNES

Les Pilules Rouges l'ont guérie comme elles guérissent toutes les femmes

Il y a des femmes qui mènent une vie languissante et remplie de douleurs. Un jour, elles étaient en bonne santé, vivaient heureuses et faisaient le bonheur de ceux qui les entouraient. Mais la famille, avec ses dures maladies et ses rechutes est venue, l'ouvrage a augmenté, leur constitution s'est affaiblie, et de bien portantes et rougeaudes qu'elles étaient, elles sont devenues faibles, pâles, malades et malheureuses. Elles ont vu leur médecin, et leur voisines leur ont donné des conseils et des tisanes. Cependant, rien n'a fait, et elles souffrent encore, car elles n'ont pas su prendre le remède qui a guéri durant tant d'années et qui guérit encore tous les jours infailliblement les maux et les maladies des femmes.—LES PILULES ROUGES DE LA COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE.

Lisez le témoignage de Mme Pelletier, elle souffrait depuis l'âge de 21 ans ; elle avait tout essayé sans aucun soulagement. Enfin, voyant ce que les Pilules Rouges avaient fait pour un si grand nombre de femmes qui étaient comme elles malades sans espoir de guérison, elle raconte comment elle s'est guérie elle-même avec ce remède.

Témoignage de Mme Pelletier :

“ Je souffrais depuis 21 ans. J'avais des douleurs dans le dos, les jambes et dans les côtés. Ma vessie me causait beaucoup de trouble, j'étais obligée de me lever la nuit souvent, et je ressentais des douleurs atroces. J'avais



MME GUSTAVE PELLETIER

des étourdissements, mon estomac me faisait mal j'avais le battement de cœur et j'étais constipée. Ces maux étaient causés chez moi par un dérangement qui durait depuis l'époque de mon mariage et rien n'avait pu me soulager. J'étais faible et découragée, je ne dormais pas la nuit, je ne pouvais rien faire, et j'avais de gros maux de tête chaque semaine.

MME GUSTAVE PELLETIER, No 582, rue East, Holyoke, Mass.

“ Ayant consulté un grand nombre de médecins sans aucun bon résultat, j'allai voir des dames qui avaient pris les Pilules Rouges et qui avaient été guéries. Elles m'encouragèrent, et voyant moi-même tout le bien qu'elles avaient retiré, je commençai à les prendre. J'en fis usage pendant

trois mois et demi sans arrêter, j'ai pris une boîte de Tablettes Purgatives pour mes intestins, et je me servis d'une boîte de Poudre à Injection. Je sentis du soulagement après la première semaine. Trois mois et demi de ce traitement me guérèrent complètement. Je suis parfaitement bien et je dis avec conviction que je dois la vie aux Pilules Rouges et aux bons soins des Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine.”

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE  
Dépt. Médical, No 274 rue St-Denis, Montréal

retenue de la pensée ; absences de délicatesse et de tous actes cérémonieux ; esprit dominateur ; tient à être écouté ; volonté ferme, résolue, volonté d'attaque, ou volonté pour pousser de l'avant ; sensibilité ; tendresse ; nature un peu personnelle ; pas toujours disposé à être utile au prochain ; orgueil excentrique ; aime à se faire remarquer par des moyens étranges ; défiance ; tient à être compris ; affabilité imposée ; absence de tout goût artistique.

**Mon cousin A. B.**—Parcimonie ; rien de relevé, de sublime ; passionné et tient à l'argent ; gourmandise ; vie matérielle terre à terre ; étroitesse ; manque d'ordre ; nature enthousiaste et romanesque ; vivacité ; sans-gêne ; volonté forte ; esprit dominateur ; promptitude ; douceur ; égoïsme ; susceptibilité ; jalousie ; irréflexion ; absence complète d'orgueil et de prétention ; désir d'être approuvée ; sensibilité extrême ; capable d'aimer ou de haïr à l'extrême.

**Crème de Broughton.**—Orgueil de comparaison ; timidité ; retour sur le premier mouvement, tient à se perfectionner ; philanthropie ; prétention ; minutie ; politesse ; imagination lente ; jugement clair ; dévouement ; affabilité ; économie imposée ; discrétion ; défiance ; voit le mauvais côté des choses et porté à s'en affliger ; flatterie ; simplicité ; mélancolie ; désordre ; manque de précision ; aimant passionnément ; tendresse et sensibilité.

**Annie.**—Sensibilité ; mobilité d'impression passant rapidement d'une idée à une autre ; d'une résolution à une autre ; agitation ; activité de l'esprit ; vivacité ; irritabilité ; esprit de soumission ; ténacité ; économie ; esprit d'accaparement ; simplicité de manières ; franchise ; justice exclusive ; orgueil de supériorité ; sécheresse ; précipitation ; colère ; caractère complexe et changeant ; causticité ; timidité ; susceptible et difficile ; esprit enthousiaste et aventureux ; manque d'ordre et dévouement.

**Elba.**—Jugement clair, précis, bonne intelligence ; amour du confortable, presque de la prodigalité ; justice ; franchise et discrétion ; politesse ;

(Voir page 666)

LA COQUELUCHE

Chez ces pauvres enfants elle ne résiste pas au Baume Rhumal.

SUCCES EXTRAORDINAIRE

C'est au mois d'août dernier que le VIN DES CARMES a été lancé sur le marché de Québec, et l'expérience a si merveilleusement réussi qu'il a fallu décupler l'importation de mois en mois. Il n'est peut-être pas un seul malade dans toute la Province qui ne connaisse et n'aime le VIN DES CARMES. Les propriétés extraordinaires de cette préparation sont les seules raisons de son succès.

Cock's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. 84r, effectif. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cock's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte ; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

plutôt penseur que réalisateur ; fermeté ; esprit dominateur ; vivacité vraie et juste ; sensibilité ; nature quelque peu personnelle ; prudence ; crainte de l'opinion publique, et portée à juger en mal ; mélancolie ; orgueil de comparaison ; ténacité ; imagination pondérée.

**Bluel.** — Douceur ; gourmandise ; goûts artistiques ; promptitude ; volonté résolue ; ténacité ; sensibilité et tendresse contenues ; ordre ; économie ; imagination vive causant un peu de confusion dans les idées ; défiance ; voit le mauvais côté des choses ; crainte du qu'en dira-t-on ; réserve ; ruses ; pré-tention ; aimante et passionnée, mais tient à paraître froide et indifférente ; nature un peu convergente ; retenue de la pensée et quelquefois même capable de mensonges ; affabilité.

**Myosotis.** — Exaltation ; enthousiasme ; esprit romanesque ; confusion d'idées ; dissimulation ; ne veut pas paraître ce qu'elle est ; réserve ; goûts et aptitudes artistiques ; originalité ; sensibilité contenue ; douceur ; volonté forte ; gourmandise ; prudence ; esprit autoritaire ; ordre ; précision ; crainte de l'opinion publique et toujours portée à juger en mal ; fermeté ; constance ; froideur ; orgueil aristocratique ; absence de caprice et de toute versatilité. Ces sortes d'écriture lorsqu'il y a absence de signature sont toujours difficiles à analyser avec précision.

**Annette Winnipeg.** — Vous me demandez si cette personne ferait une bonne épouse ; certainement, elle a toutes les dispositions pour rendre un mari heureux, mais il ne faut pas oublier le proverbe, que l'occasion fait le larron ; voyez et jugez vous-même. Absence de prétention ; beaucoup d'ordre ; activité ; douce et tendre ; sympathique ; ne tient pas à commander ; ou à imposer son idée ; il y a d'un autre côté un peu d'irréflexion ou plus tôt d'exaltation et d'enthousiasme ; tendance à la tristesse ; amour du confortable sans prodigalité ; égoïsme ; souplesse d'idées ; timidité, sens de la pénétration ; enjouement ; badinage ; critique ; bonne intelligence et jugement clair ; volonté faible.

LA RESSOURCE

Pour couper court aux suites souvent terribles d'un refroidissement, nous n'avons que le *Baume Rhumal*, mais nous l'avons.



Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'exès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix en paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six vous en voudrez. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.  
B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal.

Heures de bureau  
9 h. a. m. à 6 h. : p. m.

Tel. Bell  
Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

LA DEBACLE  
SE FAIT

Une DÉGRINGOLADE sans précédent dans nos prix

Mesdames,

N'attendez pas au dernier moment—voici des prix irrésistibles et des qualités surprenantes de supériorité—ne manquez, pour aucune raison, à cet appel—ce sont des prix pour réduire le stock. C'est un succès, car quiconque s'occupe d'économies, s'empresse d'enlever ce que nous offrirons durant la semaine.

SERGE NOIRE tout laine 40 pouces de largeur, valant 40c pour... 25c

BROCHES NOIRS, fleuris, divers patrons, 40 pouces de largeur, valant 30c pour... 26c

ALPAGA NOIR, d'un brillant parfait, double largeur, valant 30c pour... 19c

ETOFFES A ROBES de couleurs, dernières nouveautés, seront sacrifiées à de GRANDS BARGAINS.

ETOFFES A ROBES basket cloth, nuances diverses, 38 pouces de largeur, valeur de 40c pour... 25c

CONFECTIIONS—Grand choix de matines militaires, rouges, bleu-marin, noires, rouges et noires, etc., etc., valant \$2.50 pour... \$1.65

JUPES DE ROBES très élégamment faites, coupe tailleur, genres nouveaux, valant \$1.50 pour... 98c

JUPES DE ROBES de couleurs et noires, fleuries ou unies, amples et bien finies, valant \$2.50... \$1.89

JUPES DE ROBES en serge noire, qualité supérieure, coupe du jour, valant \$3.00 pour... \$2.10

MATINÉES—Un magnifique job de matinées en tous genres, en sateen, flanellette, uni, rayé, fantaisie, etc., valant au bas prix 75c à \$1.00 et sacrifiées à... 39c

Bas à très Bas Prix

BAS EN LAINE noire, pour dames, par côtes, garantis ne pas rougir ou se déteindre, valant 25c pour... 15c

BAS EN LAINE noire, côtes plus prononcées, fini extra, valant 30c pour... 20c

BAS EN CACHEMIRE uni, très fin, par côtes, teinture garantie solide, valant 50c pour... 35c

CORPS POUR DAMES, un des plus beaux lots que nous ayons déjà offerts, dans les nuances de rose, blanc, gris, crème, etc., val. 35c pour... 19c

CORPS POUR DAMES, ligne spéciale, valant 37 cts pour... 12½c

BARGAIN SPECIAL à... 1c

Aiguilles, Fpingles, Agrafes, Dés, Galons, Broches à cheveux, Broches à chapeaux.

SOIES NUANCEES — Nous avons ju-tement reçu un fort beau lot de soies nuancées, d'une qualité considérée bas prix à 30c, et que nous sacrifierons à... 15c

MANTEAUX — Nous avons encore un très fort choix de ces jolis Manteaux. Nous les sacrifierons à n'importe quels prix dans cette vente à sensation.

Tweeds et Département de Tailleurs

Nous venons de recevoir nos marchandises du printemps pour ce département et nous vous invitons à venir voir nos nouvelles marchandises qui sont des mieux assorties. Patrons les plus nouveaux. Coupe garantie Prix défiant la concurrence, venez vous en assurer.

Merceries

CORPS ET CALECONS de fantaisie, en rose et bleu pâle, avec côtes, pour hommes, à... 25c

CRAVATES dans tous les genres, un mélange de dessins, valant de 30 cts à 50 cts pour... 15c

BRETELLES—Une ligne spéciale qui sera marquée en bon temps pour la vente de lundi, valant 40c pour... 20c

CHAUSSETTES en bonne laine chaude, pesante, grise, valant 20c pour... 10c

Apportez cette annonce afin de comparer avantageusement nos avancés.

ARCAND FRERES

III, rue Saint-Laurent

Angle Lagouchetière, Montréal.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE — MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES — ÉPUISEMENT... PILULES AN-ONIS toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.

BREVETS D'INVENTION

CANADA ET ÉTRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS 107 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

Théâtres

PREMIÈRE FOIS AU CANADA

Il y aura, mardi prochain, au Windsor Hall, une grande audition musicale, par M. Alfred A. Farland, le plus célèbre banjoïste du monde, sous la direction de M. J. J. Levert, notre populaire professeur de banjo, mandoline et guitare. La presse américaine en fait les plus grands éloges et comme c'est sa première apparition à Montréal, nous n'avons aucun doute que nos amateurs se rendront en foule au Windsor Hall, le 12 prochain, pour applaudir cet artiste éminent. Les billets sont maintenant en vente au magasin de musique de J.-W. Shaw, no 2274, rue Sainte-Catherine.

SOIRÉES DE FAMILLE

Les Noces de Mlle Loriquet, œuvre de Crenet-Dancourt, tient l'affiche pour jeudi, 7 février, aux Soirées de Famille. On se rappelle sans doute le grand succès qu'a obtenu dernièrement *Marié trois fois malgré lui*, œuvre du même auteur.

Les Noces de Mlle Loriquet est comme *Marié trois fois malgré lui* une pièce à nombreuse distribution et à situations brillantes. On peut dire qu'elle tient plus de la haute comédie que de la Comédie-Vaudeville, cependant la note gaie y est bien marquée. L'action se déroule avec beaucoup d'ampleur, d'entrain et d'intérêt. Cette comédie a été créée à Paris, sur le Théâtre Cluny, le 26 septembre 1882 et elle a obtenu une grande vogue. Elle a été depuis, le sujet de maintes reprises, toujours aussi bien goûtées.

La distribution de cette semaine est une des plus nombreuses et des plus fortes qui aient été faites aux Soirées de Famille dans la comédie.

Nous aurons le plaisir d'applaudir MM. Duhamel, Bédard, Emmanuel, Tremblay, Morin, etc., Mlles Calder, Bernard, Yves et Croteau.

Une nouvelle qui doit sans doute faire plaisir aux habitués des Soirées de Famille c'est que Mme Chapdelaine tiendra un rôle à sensation dans cette pièce.

Aussi, avec cet ensemble, nous ne doutons pas du succès qui couronnera cette représentation.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Après *Michel Strogoff*, le magnifique drame de d'Ennery et de Jules Verne, monté au Théâtre National avec un merveilleux luxe de décors et joué avec beaucoup de talent et d'entrain, le public montréalais applaudira *La justice de Dieu*, drame en 5 actes d'Anicet Bourgeois et Paul Foucher.

A chaque représentation de *Michel Strogoff* les interprètes du drame ont remporté un véritable triomphe. Mentionnons particulièrement Mme Nozière, Mlles Béragère et Rhéa, MM. Hamel, Daouat, Filion et Godeau. Et n'oublions pas les charmantes petites danseuses.

*La justice de Dieu*, la pièce montée pour la semaine du 4 février, obtiendra sans doute un succès égal à celui de *Michel Strogoff*. Les machinations, les crimes d'un aventurier qui a usurpé le nom d'un jeune homme décédé dans le but de s'emparer de sa fortune sont le sujet du drame.

Il y a, au premier acte, une scène terrible : la mort d'une femme, empoisonnée par l'aventurier qui, ensuite, place le cadavre dans un caveau qu'il fait murer. La découverte du cadavre, qui a lieu au dernier acte, est aussi très dramatique.

Comme toujours, les décors et les costumes seront ce qu'il y a de mieux.

Les rôles ont été confiés à Mme Bouzelli, de la Sablonnière, Nozière, Béragère, MM. Palmiéri, Labelle, Petitjean, Filion, Godeau, de Castel, Valhubert et Leurs.

# Théâtre National Français

SEMAINE DU 4 FEVRIER

## LA JUSTICE DE DIEU

Grand drame en 5 actes, par Anicet Bourgeois et Paul Foucher. (Décors et costumes nouveaux.)

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES : Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures.  
 Prix Matinée, 10c, 15c. (Dames seulement) et 25c. Bell Tel. East, 1736  
 Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Tél Marchands 520  
 Dimanches. — (Matinées et soirées) 10c, 20c, 30c et 40 cts.

Entrée principale : 1440 rue Sainte-Catherine

La semaine prochaine : Sabre au clair

## Pourquoi ne pas Vous Marier ?

Il est si facile en assistant à notre vente à prix réduits, de meubler à bon marché une belle maison. Tout est marqué en chiffres lisibles, et la couleur de l'étiquette indique l'escompte.

Jaune, 20 p.c. Rouge, 30 p.c. Rose, 40 p.c.

Nous emmagasinons et assurons les meubles gratuitement et les livrons sur demande.

## Renaud, King & Patterson,

652 Rue Craig. 2442 Rue Sainte-Catherine.

### CHOSSES ET AUTRES

—Le recensement du Canada, sera fait dimanche, le 31 mars, et toutes les personnes vivantes à minuit, ce jour là, seront comptées.

—Les pertes totales causées par les incendies qui ont eu lieu aux Etats-Unis et au Canada, en l'année 1900, se sont élevées à \$196,362,250.

—Le nombre des immigrants qui sont venus dans le Manitoba cette année est à peu près de quarante mille. En 1899, il en a été enregistré exactement 36,175.

—Nous lisons dans le New-York World :

“ La plus intéressante prédiction du nouveau siècle est celle du Dr Lapponi, médecin de Léon XIII, qui déclare que probablement le pape vivra jusqu'à l'âge de 100 ans. Léon XIII a montré récemment un record remarquable d'activité et de vitalité extraordinaires. Que la prédiction du Dr Lapponi se réalise ou non, le pape tient déjà une place unique dans les annales de la longévité. Il est le plus distingué survivant dans le nouveau siècle de ce groupe fameux de grands gouverneurs et d'hommes d'Etat qui ont dominé durant la dernière moitié du siècle disparu. Bismark, Von Moltke, Gladstone Disraeli, la reine Victoria et l'empereur Franz Josef. ”

### UNE PERLE

Une des perles de la science humaine, c'est le Baume Rhumal et qui guérit les affections de la gorge et des poumons.

### GUERIT LE BRUME EN UN JOUR

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte

## D R. A. BRAULT

Chirurgien-Dentiste

ANCIEN BUREAU DU Dr PEPIN

268 rue St-Laurent

Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 8 à 9 heures

**GRATIS** Nous avons récemment introduit de jolis cadres à photographies vraiment artistiques. Splendiblement décorés de marqueteries et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils valent au bas prix 25c, mais comme nous en avons 100,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui vendront six ou plus à 70c. — Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste des 35 primes de valeur. Vendez les cadres, retournez nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée, vous sera envoyée franco.

**THE COLONIAL ART CO., 47 Confederation Bldg., TORONTO, Canada**

**GRATIS** Nous donnons une belle montre, boîtier en nickel, bord orné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remonter et pourvue de vrai mouvement levier Américain, aux personnes qui vendront seulement que 2 doz. de jolies Epingles fines en or et en argent, en forme de P & C. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco.

**La Cie. Dix, Boite 1510 Toronto, Canada.**

# VIN MARIANI

## La Grippe

contre laquelle il n'y a pas de meilleur remède connu de la profession médicale que le

# VIN MARIANI

H. LIBERMANN, M. D., chirurgien en chef de l'armée française, écrit dans un article sur "La Grippe."

“ Le VIN MARIANI a été le tonique le plus employé durant l'épidémie de Grippe, en France, et plusieurs fois il a mérité des éloges dans la presse médicale.”

Le Vin Mariani est spécialement recommandé pour la toux, la bronchite, les maladies de la gorge et du poulmon, l'enrouement, la consoption, la congestion des poulmons, les frissons, les douleurs, le mal de tête, l'anémie, le surmenage, la faiblesse, les excès, l'insomnie, la nervosité et la débilité générale.

Chez tous les Pharmaciens. Refusez les Substitutions.

## LAWRENCE A. WILSON & Co.

Agents pour le Canada, Montréal.

## GUERRE AUX CHATS

Nous sommes agents pour la Terrible Carabine Pneumatique "SURE DEATH," qui tue à 150 pieds. Ceci n'étant pas un jouet, ne saurait être classifié parmi ces choses telles que généralement annoncées. C'est une véritable et puissante carabine pneumatique faite d'après un modèle valant \$25.00 splendement finie, les portes en acier en sont nickelées, scrupuleusement essayées à la manufacture avant livraison. Nous en avons un nombre limité à vendre à \$2.50. Elles sont expédiées par express, soigneusement paquetées, tous frais payés, sur réception du prix.

Si vous ne pouvez en acheter, nous vous en donnerons une GRATUITEMENT. Pour cela il vous suffira de vendre trois douzaines de nos magnifiques portraits de la reine à 10 cts. chacun. Ils sont peints de seize couleurs et d'une grandeur de 9 pcs. sur 12, prêts à être encadrés. Pour le prix, ce sont des merveilles. Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons ces portraits. Vendez les à 10 cts. chacun, retournez nous en le prix et vous recevrez notre Magnifique Carabine Pneumatique Franco.

**LA ROYAL ACADEMY PUBLISHING CO. 646 Dept. TORONTO, Can.**

## EPILEPSIE

ARRÊTÉ GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr KILNEY'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00, GRATIS, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HART, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle en cas doute. Ecrire à Dr R. H. KELLY, L.D., 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871.

**GRATIS** Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord orné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remonter et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement.

**The Lever Button Co., Boite 1504 Toronto, Can.**

**GUÉRI EN TRES PEU DE TEMPS**

**Etes-vous Grevé ?**

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadieux, employé chez Chas. Langlois & Co., rue Saint-Paul, a été radicalement guéri.

**La Compagnie de Montréal**

POUR LA

**GUERISON des RUPTURES**

**129c, RUE RACHEL**  
(Coin Chambord)  
**MONTREAL.**

Prenez les tramways de la rue Amherst.

**Pas un sou avant votre complète guérison.**

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**

1712 rue Sainte-Catherine  
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés de la saison : L'Aiglon de Edmond Rostand, 90c. Charlette par Camille Pert, 90c. Premier voyage, premier mensonge par A. Daudet, 90c. L'Almanach Dupont pour 1901, 50c. La Grande Vie, No 21. Les Femmes Galantes, No 12, à 20 cents. Le Théâtre du 1er février, 50c. Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 50c. Parmi les journaux comiques on y trouve : La Risette, le Polichinelle, le Sourire, le Pêlé-Méle, 5c. Toujours en mains, La Clé des Songes, le Guide des Amants, Physique Amusante, Livres de Cuisine, l'Oracle des Dames, la Bonne Aventure, la Graphologie, etc. Près de 400 volumes à louer. Le Bulletin Mensuelle est donné gratuitement à toute personne qui en fait la demande.

Les commandes sont remplies par retour du courrier.

**Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour**

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, il a les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Fouquet est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la poste sur réception du prix minimum de 50 cents.

**INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN**  
162, RUE ST-DENIS  
MONTREAL

Trente ans de succès

**GUERISON CERTAINE**  
en 24 heures  
des COLIQUES et NAUSEES  
sans aucune formation

**VERSOLITAIRE**

ni avant ni après

par les **CAPSOLES L. KIRM**

A l'extrême dévotion de FOUQUET à son Pays sans Oubli.

M. KIRM se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.

**PARL. Remède HAUSOV,**  
25, Boulevard Edgar-Québec  
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : D<sup>r</sup> CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe**

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiées franco par la poste sur réception du prix.

**L. A. BERNARD,**  
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de

**L'OBESITÉ**



**FUCUS PHYTOLACCA SAUTER**

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :  
**PHARMACIE LACHANCE**  
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.  
**PRIX, \$1.25 LA BOITE**  
(Expédié franco par la poste sur réception du montant.)

**RIPANS**

Des milliers de personnes par tout le pays font usage des Ripans Tabules, chaque jour.

Elles les prennent parce qu'elles en retirent un bénéfice. Ces Tabules ont fait leur temps d'essai et elles ont prouvé qu'elles étaient la meilleure cure des troubles digestifs.

Elles font disparaître les plus sérieux cas d'indigestion et les troubles du foie instantanément. C'est un spécifique composé, dont les nerfs et les muscles bénéficient.

Les Ripans Tabules ne laissent pas le système faible et débile.

Au contraire, elles réparent aussitôt que les pertes se produisent et améliorent constamment la santé. Ça peut prendre du temps pour guérir en permanence des troubles digestifs qui existent depuis des années, mais les Ripans Tabules réussiront si on les prend sans relâche et suivant la direction donnée.

Chez tous les pharmaciens, 10 pour 5 cents.

ON DEMANDE.—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Ils bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

**PHONOGRAPHE PERFECTIONNÉ**

—Il suffit de mettre dix cents, et vous entendrez distinctement les hurlements d'un chien qui aurait la queue pincée dans une porte. C'est à s'y méprendre.



Venir directement de la manufacture par la propre succursale de la compagnie.

**BELL PLANOS BUILT FOR A LIFETIME**

**SANS AUCUN DOUTE**

**La Plus Haute Qualité de Piano Manufacturé**  
Sous le Drapeau Britannique

Entrepôts: **2263, rue Ste-Catherine**

Vendu sans aucun profit intermédiaire ajouté.

**GARANTI DE DIX ANS.**

Conditions faciles de paiements mensuels.

**ASTHME**

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40,000 personnes témoignent de ses mérites, 1,500 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

**NORMAN H. H. LETT, Ecr.,** greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement suivant les instructions.

**Dr J. M. SAWERS,**  
122, MacDonnell Ave., TORONTO.

**Dr J. G. A. Gendreau**  
CHIRURGIEN-DENTISTE  
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.  
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.  
Tel. Bell : Main 2616.

**J.A. DUMAS**

Photographe

112 Rue Vitre  
Coin St-Laurent  
**MONTREAL.**

# LE DRAME DE ROSMEUR

DEUXIEME PARTIE

## LES LUTTES DU CŒUR

(Suite)

Alors, il reprit son chemin, fit pour la seconde fois l'ascension du rocher, puis, s'avançant à travers les landiers en bordure, regagna au plus tôt le sentier étroit qui sert de chemin de ronde aux douaniers.

Une fois parvenu pas là, il consulta sa montre. Elle disait onze heures. Le village était proche et l'auberge de Corentine Madec voisine.

—Allons déjeuner !—se dit philosophiquement Kerjan.

Il gagna l'auberge, où la jeune fille agréablement surprise, l'accueillit avec d'amicales exclamations :

—Vous, monsieur Kerjan ? Vous qui avez un si bel hôtel à Saint-Efflam, venir manger chez une petite aubergiste comme moi ?

—La petite aubergiste fait de la bonne cuisine et elle est bien gentille pour ses hôtes. Et puis, tu oublies, Tina, qu'en ce moment de l'année, l'hôtel est fermé et qu'il ne se rouvrira pas avant le mois de mai.

—Allons, donne-moi ton meilleur coin. Tu sais que j'aime à manger seul.

Il avait ses raisons, aujourd'hui, pour vouloir manger seul.

Corentine l'installa dans une petite chambre très claire prise sur le grenier même de l'hôtel. Kerjan y déjeuna à la hâte d'une omelette et d'une tranche de jambon. Puis lorsque la jeune fille eut placé devant lui une tasse de café à moitié potable, il se mit en devoir de fouiller la valise.

La clef rouillée se refusa d'abord à faire son service, parce que la serrure était hors d'usage. Un tour énergique l'ouvrit cependant, mais en la mettant en morceaux, Kerjan ne prit point garde à l'accident. Avidement il se mit à fouiller le sac de voyage.

C'était une trouvaille sans prix qu'il venait de faire, une véritable mine à renseignements qu'il découvrait.

Le sac contenait du linge de corps : trois chemises de femmes brodées, des bas, des camisoles, des jupons, des mouchoirs, en un mot, une portion d'un trousseau de pensionnaire.

Toutes les pièces portaient les initiales B. P., surmontées d'une couronne de comte, brodées dans Pétoffe. C'était le seul luxe de la pauvre petite morte de Rosmeur.

Mais là ne se bornait pas la découverte. Dans le fond du sac, une boîte de carton, tachée, moisie, comme le linge lui-même, par l'eau de la mer, renfermait une bague avec une rose en diamant. Dans la monture assez épaisse étaient gravés ces mots : *A Blanche Paul* 188... une vraie bague de fiançailles.

Enfin, enveloppée dans un châle de tricot bleu, toute une liasse de papiers jaunés, des lettres que Kerjan n'osa pas lire tout seul.

Il remplaça la liasse avec le châle dans la valise et appela Corentine.

—Donne-moi de quoi écrire, petite, et un bout de ficelle pour attacher tout ça, fit-il en montrant le sac.

Quand elle eut placé devant lui du mauvais papier à lettre quadrillé, avec de l'encre et une plume plus détectables encore, Yves traça fébrilement les lignes suivantes :

« Revenez tous deux, ou, du moins, que l'un de vous revienne. Il y a urgence. J'ai trouvé.

« Avez-vous du jour de votre arrivée à Saint-Brieuc. J'irai vous attendre ».

Et il signa : Yves tout court.

Puis sur l'enveloppe, il écrivit : *M. Colman Lebreton, hôtel Masséna, à Nice, Alpes-Maritimes.*

Il appela de nouveau Corentine.

—As-tu une voiture à l'hôtel ?

—Dame, non, monsieur,—fit tristement la jeune fille. Ça n'est pas dans nos moyens.

—C'est que j'aurais bien voulu aller à Lannion aujourd'hui.

Tina parut réfléchir. Puis, s'enhardissant, elle répondit :

—Il y a en bas Jean-Marie Le Tassart, qui casse une croûte. Peut-être bien qu'il vous porterait tout de même.

Kerjan ne fit qu'un bond dans l'escalier. Un quart d'heure plus tard, la voiture de Le Tassart roulait sur la route de Lannion.

L'hôtelier avait dit au voiturier :

—Jean-Marie, tu vas me porter tout droit chez M. Clohars, le notaire, sans t'arrêter en chemin.

### VIII

#### L'ENNEMI

Quatre jours plus tard, Colman Lebreton, Bertie Johnson et Yves Kerjan, assis dans un café à peu près désert de Saint-Brieuc, s'entretenaient à demi-voix des conséquences de leur découverte.

—Cette fois,—disait Lebreton,—la vérité éclate avec évidences. La morte de Rosmeur n'est autre que Blanche de Pengoaz. Les lettres que nous avons lues établissent que la malheureuse enfant s'était enfuie de Paris pour échapper aux obsessions du misérable que la fatalité avait fait son tuteur. Celui-ci l'a poursuivie jusqu'ici. L'a-t-il tuée ? Voilà le seul point obscur.

—Pas pour moi,—répliqua Kerjan,—et si je pouvais faire exhumer le cadavre, je suis convaincu que j'y trouverais la preuve du crime.

—Alors vous croyez toujours à l'emploi d'un poison exotique ?

—J'y crois plus que jamais. Seulement, comment établir que M. de Myriès ait eu de tels poisons entre les mains.

Il se fit un silence.

—Colman,—interrogea tout d'un coup Bertie Johnson,—ne m'as-tu pas dit que les frères Garmin ont servi sous tes ordres ?

—Oui, répondit Lebreton. Eustache, matelot inscrit au port de Bayonne, quoiqu'il fût originaire d'Alsace, a été sous mes ordres un mois environ. J'étais aspirant à cette époque.—Léon, qui a sûrement une grave condamnation à son passif, a séjourné deux ou trois ans à la Nouvelle-Calédonie. Je crois qu'il a été gracié à cause de son jeune âge. C'est un homme de trente-cinq ans aujourd'hui.

—Alors voilà qui suffit à expliquer la provenance de poisons. Il n'est pas un marin qui ne rapporte plus ou moins de ses voyages des arcs et des flèches ou des kriss et des couteaux empoisonnés. Reste à savoir si c'est eux qui ont fourni intentionnellement de telles armes à l'assassin.

—Ils sont bien capables d'être complices,—pronça Lebreton.

—Cela dépend du sens que vous attachez au mot *complice*,—intervint Kerjan.—Si vous entendez par là l'homme qui partage l'idée du crime ou participe à sa perpétuation, je crois que vous vous trompez. Les Garmin ne sont pas complices de M. de Myriès.

—Et qu'est-ce qui vous autorise à faire une pareille induction ?

—La logique et la vraisemblance, laquelle n'est, d'ailleurs, qu'une des formes, une des exigences de la logique, si vous préférez.

Les deux hommes regardèrent avec curiosité leur ami.

—Cela vous étonne ? Veuillez remarquer tout de suite que mon raisonnement est fort simple et que vous avez dû le faire implicitement, à part vous, car il est d'une simplicité telle qu'il vient naturellement à l'esprit.

Et, comme ils se taisaient, attendant toujours ses paroles :

—Voyons, reprit-il, tel que nous connaissons l'homme que nous soupçonnons, la première qualité que nous lui reconnaissons, c'est l'intelligence. Or, cet homme intelligent a dû raisonner en accomplissant son forfait. Il s'est dit assurément que la meilleure manière d'éviter un complice, c'était de n'en pas avoir. D'autre part, n'avoir pas de complice, cela ne veut pas dire qu'on ne fait point participer autrui à la mauvaise action que l'on commet. Seulement on ne l'y fait participer qu'à l'état d'instrument inconscient, de rouage qu'on peut briser à l'occasion ou, tout au moins, rejeter dès qu'il devient inutile.

Lebreton et Johnson appuyèrent d'un signe de tête cette ingénieuse distinction.

—Il résulte de cette hypothèse que les frères Garmin ont pu aider au crime, mais sans posséder aucune certitude à son sujet.

—Cependant,—observa Lebreton, ne m'avez-vous pas parlé de visites intéressées faites par Eustache Garmin à M. de Myriès ? Comment pourraient-elles s'expliquer si les frères Garmin sont ignorants du crime commis ?

Kerjan eut un nouveau sourire plus bizarre que le premier.

—Au contraire : elles s'expliquent moralement. Les Garmin ne sont sûrs de rien. Ils n'ont que des soupçons. Il veulent en savoir davantage. Mais l'acteur principal du drame ne veut pas sortir de son rôle. Il se défend. Nous aurions toute certitude si nous pouvions savoir ce que chaque partie possède en particulier. L'assemblage des deux morceaux nous donnerait le crime total.

—Comment arriver à le savoir ?—interrogea Johnson.

—Il faudra voir,—répondit l'hôtelier.—Avec de la patience et de la ruse, nous pouvons y arriver. En attendant, nos documents sont en sûreté chez maître Clohars, et nous savons où les retrouver, le jour venu de les produire contre l'ennemi.

—L'ennemi ! prononcèrent à la fois Lebreton et Johnson.

Leurs voix s'étaient faites sourdes à l'unisson. Les sourcils du premier s'étaient froncés, tandis que les pointes du second se serraient.

—Vous ne retournerez point de sitôt à Nice, n'est-ce pas, messieurs ?—demanda Kerjan.

—Nous n'y retournerons plus du tout. Nice nous a donné tout ce que nous pouvions en attendre, à savoir la certitude de la substitution de personnes. La jeune fille morte là-bas se nommait Hélène et on lui a attribué l'état civil de Blanche de Rosmeur, dont elle était, d'ailleurs, la sœur naturelle. Vous voyez donc que l'assassin a pris soin de se dénoncer lui-même.

—Alors, messieurs, rien ne saurait plus nous arrêter. Il nous faut commencer la campagne. Je vous donne rendez-vous après demain, chez moi, à Saint-Efflam. J'aurai bien certainement du nouveau.

—Mais,—fit remarquer Lebreton,—nous sommes à peine aux premiers jours de février. Ne craignez-vous pas d'éveiller quelque soupçon si les intéressés ap-

prennent notre présence chez vous à pareille moment de l'année ?

Yves Kerjan releva fièrement la tête, et les deux compagnons ne purent se défendre d'un vif sentiment d'admiration devant l'éclair qui jaillit de ses prunelles. C'était bien là l'homme qui avait couru le monde en aventurier et, pendant six années de sa vie, affronté la dent des fauves du désert et les armes vénimeuses des sauvages dans les archipels de l'Océanie.

—Au point où nous en sommes, messieurs,—dit-il,—il n'y a plus à reculer. Nous ne pouvons acquiescer toute la vérité qu'en frappant les premiers. Soyez sûrs que nos adversaires seront sous peu sur leurs gardes, s'ils n'y sont pas déjà. Votre double expérience à Paris et à Nice leur sera sûrement révélée, car les relations de M. de Myriès avec la famille Ferreix amèneront tôt ou tard la découverte de l'incident du portrait. Dès lors vous aurez tout à craindre et vous savez de quelles armes se sert votre ennemi.

—Oui,—fit Bertie avec dédain,—de flèches empoisonnées avec du venin d'euphorbe.

—Ne riez pas,—prononça gravement Kerjan,—il y a quelque chose de plus redoutable encore à son service.

—Qu'y a-t-il de plus redoutable ?—fit encore Johnson sur le même ton.

—Il y a l'appui que cet homme a déjà trouvé en haut lieu et qu'il est sûr d'y trouver encore. C'est grâce à cet appui qu'il a pu faire classer l'affaire, il y a sept ans. Nul doute qu'il n'y réussisse encore aujourd'hui.

—Quel était donc le ministre de la justice en ce moment-là ?

—M. Félix Dargentré,—répondit Kerjan.

—Ah !—firent à la fois les deux amis, mais avec un accent différent.

Ils serrèrent la main à l'hôtelier. Celui-ci prit, une heure plus tard, le train pour Lannion, où il coucha.

Le lendemain, carnier au flanc, fusil en bandouillère, il débarquait à Keravilio, dans l'hôtel des frères Garmin.

La stupeur de ceux-ci fut profonde. Que venait faire chez eux cet homme qu'ils redoutaient à tant de titres !

Car pas un instant ils n'acceptèrent les raisons que leur fournit leur confrère de Saint-Efflam, les prétextes empruntés à la chasse qu'il invoqua pour expliquer sa présence en pareil lieu.

Ils ne virent en lui que l'adversaire audacieux venu pour les épier, l'homme qui, depuis qu'il avait ouvert lui-même un hôtel dans le voisinage, n'avait cessé d'ouvrir sur eux un œil plein de méfiance et de soupçons.

Et alors aussi, et en même temps, l'idée leur vint qu'il serait peut-être utile de se défaire d'un aussi dangereux voisin.

Ils ne savaient rien des relations unissant Kerjan à Lebreton et Johnson, mais ils n'avaient pu ignorer le séjour des deux jeunes gens chez l'hôtelier de Saint-Efflam pendant les six semaines qui avaient mis ceux-ci en rapport avec la famille Ferreix.

En outre du cuisant souvenir qu'ils avaient gardé du passage des deux voyageurs à Keravilio, d'instinct ils devinaient en eux des ennemis. Ils avaient comme une vague conscience qu'en frappant Kerjan, ils frappaient les deux amis.

Quelle fut la suite de ces réflexions, comment le projet du meurtre prit-il corps, pour quel motif les deux bandits se résolurent-ils à le mettre à exécution le même jour, voilà ce que Lebreton et Johnson ne devaient apprendre que plus tard.

Or, le lendemain de ce jour, comme ils franchissaient le seuil de l'hôtellerie de Saint-Efflam, ils furent tout d'abord émus du trouble qui semblait régner dans la maison. Les domestiques affolés ne savaient où donner de la tête.

Surpris, Lebreton et Johnson multipliaient les questions en pure perte.

Brusquement, une vieille femme accourut tout en

larmes. En apercevant les deux jeunes gens, elle courut à eux avec de profonds soupirs.

—Oh ! messieurs ! Quel malheur ! Quel affreux malheur ! Mon pauvre neveu !

Cette femme n'était autre qu'une tante de Kerjan, portant le même nom que lui, créature dévouée et vaillante, qui s'était attachée à sa fortune et l'avait servi et soigné avec la tendresse d'une mère. Sa désolation était telle que les visiteurs eurent de la peine à la faire parler.

Pourtant, ils apprirent que, la veille au soir, des pêcheurs, passant sous les roches de Trédrez, y avaient recueilli Yves Kerjan respirant encore et l'avaient rapporté chez lui, inanimé, sanglant. L'hôtelier avait la poitrine traversée d'un coup de feu.

Une même pensée vint à l'esprit des deux amis.

Kerjan avait été la victime d'un guet-apens.

En ce moment le docteur Déjean, ancien médecin de marine établi à Plestin, descendait. Lebreton courut à lui et l'interrogea.

—La blessure est grave,—répondit le vieux partisan,—mais non mortelle. J'ai été assez heureux pour extraire la balle, et M. Kerjan est un homme d'une très robuste constitution. Il paraît que c'est un accident. L'arme était chargée à balle, monsieur Kerjan ayant voulu se donner la satisfaction de tuer un goéland, car c'est un merveilleux tireur. En grimant sur les rochers, il est tombé et si malheureusement que le coup est parti.

—Bon,—pensa Lebreton,—Kerjan n'a pas voulu parler. Il a donc ses raisons pour cela.

—Monsieur,—reprit le médecin,—si vous êtes l'une des deux personnes qu'attend le blessé, ne le faites pas parler, je vous en prie.

Sur la promesse formelle qui lui fut faite, il autorisa les deux hommes à pénétrer dans la chambre du malade.

Dès le seuil, Lebreton cria à celui-ci :

—Ne parlez pas. Je vous poserai des questions auxquelles vous répondrez avec la tête.

Et, se montrant alors, les deux amis s'approchèrent du lit où Yves gisait inerte, très pâle. Ils se penchèrent sur lui, serrèrent doucement ses mains moites, et Colman, incliné sur la couche, commença son rapide et laconique interrogatoire.

—Vous n'avez pas voulu dire la vérité au docteur. Ce n'est pas un accident, n'est-ce pas ?

Le blessé fit avec la tête un signe de dénégation.

—Les Garmins, n'est-ce pas ?—questionna encore Lebreton, tout contre l'oreille du blessé.

—Oui,—répondit celui-ci dans un souffle malgré la défense de parler qui lui avait été faite.

Cela suffisait aux deux amis. Ils ne voulurent pas prolonger l'entretien. En sortant de la chambre, Bertie dit en souriant :

—Nous nous installons à l'hôtel jusqu'à nouvel ordre. Nous tenons à être vos garde-malades. Vous nous le permettez.

Kerjan les remercia d'un sourire, avec une profonde gratitude dans le regard. Il n'y avait eu jusqu'alors entre lui et les deux hommes qu'un lien de sympathie fondé sur un même intérêt de justice et de réhabilitation, ce lien ne resserrait désormais et méritait le nom d'amitié.

Or, elle fut dévouée, cette amitié. A tour de rôle, pendant les deux mois que durèrent la maladie et la convalescence de l'hôtelier, Colman Lebreton et Bertie Johnson se relayèrent à son chevet avec un infatigable dévouement.

Quand vint la fête de Pâques, Yves Kerjan put faire ses premiers pas appuyé sur les bras de ses amis. Il avait maintenant un triple but à poursuivre. S'il n'avait obéi qu'à un désir de vengeance jusqu'alors, c'était la justice qu'il allait servir désormais. La lutte s'engageait.

## TROISIÈME PARTIE

## L'ŒUVRE DE JUSTICE

## I

## AVEUX

Le printemps avait ramené la famille Ferreix en Bretagne, et le "château" de la vallée du Pontaryar s'était brusquement ranimé contre le palais antique de la Belle au bois dormant. Alix et Claudine, que ne quittait plus Germaine, avaient apporté derechef à la poétique région l'incomparable prestige de leur radieuse beauté. Et la nature en joie semblait par son renouveau fêter le retour des deux merveilles du pays.

Mais si la nature était en fête, les cœurs des deux jeunes filles avaient, aussi, leur printemps.

Elles venaient de retrouver ceux qu'elles aimaient et dont, malgré les apparences elles avaient mille raisons de se croire animées.

Pour expier leur présence dans le pays, Lebreton et Johnson avaient décidé d'acquiescer pour s'y fixer deux domaines contigus. C'étaient des terres dépendant d'une propriété de la famille Ferreix. Et cette intention bien arrêtée avait motivé un voyage de Colman à Paris. Accueilli avec une faveur croissante par les dames, il avait cru remarquer une certaine froideur de la part de M. Ferreix, et il ne lui avait pas été difficile d'expliquer cette froideur par l'influence des Myriès, qu'il avait rencontrés dans le salon de l'ancien magistrat.

Lebreton gardait encore quelques doutes au sujet de la part qu'avait pu prendre le père de Dina et d'Aliette aux sinistres événements dont les ruines de Rosmeur avaient été le théâtre. Il s'en était ouvert à Kerjan qui n'y avait répondu que par un sourire.

—Il y a longtemps que je lis en vous, avait dit l'hôtelier. Vous aimez Dina. Aimez-la donc sans crainte. Il n'y a rien qui puisse vous interdire à cet amour. M. Ferreix est absolument innocent de toute participation odieuse aux néfastes événements qui nous préoccupent et c'est sans en soupçonner l'origine criminelle que Mme Ferreix a recueilli la succession de sa sœur, Mme de Pengoaz.

Malgré tout, l'ancien officier de marine conservait encore quelques doutes.

Ces doutes faillirent se compliquer d'un ressentiment devant le mauvais vouloir que manifesta l'expert de Saint-Brieuc lorsque Lebreton aborda nettement la question d'un achat de terrains sur les hauteurs qui dominent la grève de Saint-Efflam.

Mais alors surgit un incident qui détermina la crise depuis longtemps imminente, dans laquelle Colman ne put imposer silence à son cœur.

Un jour, qu'après la troisième visite faite à M. Ferreix, visite au cours de laquelle il avait essayé un refus mortel, Lebreton s'appretait à faire ses adieux définitifs à la mère et aux filles, il fut reçu par Dina, toute seule au salon.

Alix et Germaine étaient allées faire quelques courses dans Paris avec leur mère.

Claudine vint bravement recevoir son visiteur. L'éducation tout à fait libre qu'elle avait reçue ne lui en faisait aucun scrupule.

En revanche, Lebreton, respectueux de toutes les convenances, même les plus outres, et peut-être imbu des préjugés de sa première enfance, s'était levé dès que la jeune fille était entrée et, son chapeau à la main, se disposait à abrégier la visite.

—Vous voudrez bien, mademoiselle,—dit-il,—vous charger de mes adieux et de mes compliments respectueux pour Mme et Mlle Ferreix, que je ne reverrai plus avant mon départ.

Dina était redevenue très pâle. Elle l'écoutait halétante, les pupilles dilatées par la stupeur.

—Je n'ai plus rien à vous taire, continua le jeune homme, mais je vous demande le secret,—oh ! pas pour longtemps, car nous touchons au but. Si ces noms peuvent vous apprendre quelque chose, sachez alors

que l'homme qui, jusqu'ici, à vos yeux, s'est appelé Colman Lebreton est le comte Colomban de Trédrez de Rosmeur, et que son ami Bertie Johnson se nomme Bertrand de Pengoaz de Rosmeur. Il est le cousin, je suis le frère de Paul de Rosmeur qu'une félonie judiciaire a tué.

Elle trembla de tous ses membres, fascinée par le regard de flamme qui s'épanchait des prunelles du jeune homme.

—Maintenant, reprit-il avec noblesse, vous savez tout. Je n'ai voulu rien vous cacher, mademoiselle. Etes-vous prête à me redire les chères paroles qui, tout à l'heure, m'ont fait tressaillir jusqu'aux fibres les plus intimes de mon être ?

Il était debout, devant elle, pâle lui aussi et frémissant, mais résolu, dominé par la farouche volonté de son œuvre.

Mais c'était une larme de rage. Elle se redressa frémissante, avec une colère qui eut vite séché l'humidité de ses paupières.

—Oui, — fit-elle, — je sais ce que c'est, je sais d'où ça vient. Ce sont ces affreux Myriès qui ont passé par là...

En entendant ce nom ainsi prononcé, Lebreton tressaillit. Dina vit ce tressaillement.

Elle s'avança vers le jeune homme et, avec une sorte d'exaltation farouche, elle demanda :

—M. Lebreton, voulez-vous de moi pour amie, je dirai plus : pour alliée ?

Elle lui tendait la main, une main belle et blanche, nerveuse et forte. Il lut la loyauté et la tendresse dans son regard.

—Vous ne pouvez soupçonner, mademoiselle, — répondit-il d'une voix grave, — tout ce que vos paroles m'apportent de... joie. Mais, si j'accepte avec joie l'amitié dont vous m'honorez, il me faut bien savoir ce que vous entendez par alliance.

Claudine courut aux portes du salon, regarda et tendit l'oreille pour s'assurer que personne ne pouvait entendre et, avant que Colman, stupéfait de cette attitude imprévue, pût rassembler ses idées, la jeune fille revint vers lui, pâle, mais résolue.

—Monsieur, — dit-elle avec un léger tremblement de la voix, — ne jugez point en mal ma conduite ni mes paroles. Je sais que beaucoup de gens ont de mauvais, ses pensées sur mon compte. Je m'en moque, ayant ma conscience pour moi. J'ai, peut-être, été fort mal élevée. Que voulez-vous ? Je n'accuse pas ceux qui m'ont élevée ainsi. Ils n'ont rien gâté en ma nature. Ils l'ont plutôt améliorée. Je n'ai peut-être qu'une seule qualité, mais celle-là, je l'ai bien. Je suis franche.

—Je vous crois, — dit respectueusement Colman, en prenant la main qu'elle lui tendait.

—Merci. C'est cette franchise qui me pousse à faire une démarche peut-être inconsidérée, à vous dire que je vous...

Il ne la laissa pas achever. Avec une incomparable noblesse, il l'interrompit :

—Non, fit-il, c'est à moi de parler le premier. Mademoiselle Claudine Ferreix, je vous aime de toute mon âme.

Les joues pâles de la jeune fille s'empourprèrent, mais elle n'eût pas de fausse honte, de timidité gauche, elle jeta un cri de joie profonde.

—Ah ! j'en étais sûre !

Colman porta la main qu'il tenait à ses lèvres, et le baiser qu'il y déposa trahit à la jeune fille tout cet amour contenu.

Ils restèrent ainsi en face l'un de l'autre, chancelants sous la première ivresse de cet aveu. Puis la première remise de son trouble, Dina parla comme au sortir d'un rêve.

—Oh ! si vous saviez comme j'attendais ce moment, mon ami ! Si vous saviez comme j'avais lu dans vos yeux parce que je lisais dans mon propre cœur ! Il n'était pas possible que, vous aimant comme je vous aime, je ne fusse pas aimée de vous.

Et, tenez, — vous me contredirez si je me trompe. A la faveur de cette affection, j'ai eu comme une divination véritable. J'ai cru comprendre qu'entre vous et moi il y avait un secret pénible. Vous m'êtes apparu comme l'exécuteur de je ne sais quelle œuvre redoutable dont j'aurais peut-être moi-même à souffrir.

—Quoi ! — s'écria Lebreton, — vous avez cru cela ? D'où vous sont donc venues de telles pensées ?

Il était bouleversé. Comment l'œil noir de cette jeune fille avait-il pu deviner tant de choses, scruter le mystère de sa vie.

Lebreton ne connaissait-il donc pas l'ardente perspicacité de l'amour ?

—Oui, — reprit Dina avec force, — j'ai compris cela. J'ai senti que vous luttiez contre votre propre sentiment. Je ne sais pas quel but s'est proposé votre effort, mais je sais qu'il y en a un et cela me suffit. Et c'est pour cela que j'ose vous dire : " Me voulez-vous pour alliée ? "

—Vous ? vous ? — répétait Colman, en proie à une indicible émotion.

Puis, plus calme, il répondit :

—Eh bien ! oui, mademoiselle. Vous avez deviné. Si je n'ai point parlé, c'est que je ne voulais point vous trahir mes sentiments avant qu'une certitude morale m'eût permis de croire à la réciprocité des vôtres. Oui, j'ai accompli une œuvre terrible. Nous sommes deux à en poursuivre l'exécution. Une œuvre moins de vengeance que de justice, car nous avons un crime à punir, un nom à réhabiliter.

Claudine étendit de nouveau la main et la mit dans celle de Colomban.

—Nous nous sommes dit que nous nous aimions.

Plus que jamais j'ai foi en vous et je vous appartiens.

Et comme il s'éloignait, redevenant la femme, l'être de séduction et de grâce, elle demanda :

—Un mot, un seul. Je touche à un secret qui n'est pas le mien. M. de Pengoaz aime-t-il ma sœur Alix ?

—Il l'aime comme je vous aime, Dina.

—Alors, — fit-elle, souriante, — dites-lui qu'il vienne au plus tôt. Aliette l'aime, elle aussi. Mais elle est plus menacée que moi. Elle a deux amoureux qui la recherchent, et elle tient de mon père, qui est un homme faible.

Puis, concluant avec la vivacité captivante de son impétueuse nature, elle ajouta :

—Revenez vous même... bientôt. Je me charge d'amener mon père à vous vendre le terrain qu'il vous a refusé.

Elle ne s'engageait point à la légère. C'était une femme de tête autant que d'énergie.

Trois jours ne s'étaient pas écoulés qu'une fort aimable lettre de M. de Ferreix invitait MM. Lebreton et Johnson à dîner au château. Dina n'avait dit que ce qu'il fallait dire : elle avait retenu pour elle les noms véritables des deux jeunes gens.

La lettre de M. de Ferreix insistait pour qu'ils " vissent de bonne heure, afin de reprendre l'entretien au sujet des terres qu'ils voulaient acquérir. Cette phrase avait été bien certainement dictée par Claudine.

Colomban tendit la lettre à son cousin, en lui disant :

—Et surtout, rends-la moi. J'y tiens. C'est la première marque qu'elle me donne de sa tendresse.

—Oui, par la plume de son père, — répondit Bertrand en riant. — Ah ! tu es un heureux sire, toi. Tes affaires sont plus avancées que les miennes. Comment m'y prendrais-je pour lui parler ?

—Bah ! — fit l'autre, riant aussi, — je t'ai préparé les voies, sans te prévenir, mon cher Bertrand. Ta belle Aliette sait que tu l'adores et je crois pouvoir t'affirmer que tu ne lui es pas indifférent.

La joie du doux colosse fut telle qu'il faillit étouffer son cousin dans son embrassement.

—Ouf ! — s'écria Lebreton, quand il en fut réchappé. — Garde ces marques d'estime pour l'assassin de Blanche et de Paul le jour où tu le tiendras entre tes mains d'hercule.

Bertrand de Pengoaz pencha tristement son front qui s'était assombri.

—Oui, — murmura-t-il d'une voix sourde, — la joie me faisait oublier que nous avons un devoir de justice à remplir.

—Et nous l'accomplirons sans faiblir, — dit gravement Colomban de Rosmeur.

## II

RIVAUX

Une surprise assez désagréable attendait les deux cousins au château des Ferreix.

Au moment où ils franchirent le seuil du salon, leur premier regard rencontra les yeux haineux des deux Myriès père et fils qui leur rendirent assez hautement le froid salut donné par les arrivants sur la présentation de la maîtresse de céans.

Un troisième personnage s'était également levé à l'entrée des invités de M. Ferreix, et, celui-là, c'était M. Félix Dargenté, " le beau Félix, " l'ex-trois fois ministre, l'ami de M. Myriès, qui comptait sur lui. Et celui-là avait franchement montré son hostilité dans son attitude et dans ses prunelles, car il savait qu'il avait là devant lui des ennemis redoutables.

Or, le regard qu'il venait de jeter à MM. Johnson et Lebreton, ainsi que les avait nommés le valet de pied en les annonçant, avait suffi à confirmer cette croyance. En même temps, il avait pu voir Aliette et Dina devenir toutes roses en tendant leurs mains aux visiteurs.

Des deux jeunes filles, une seule intéressait le visiteur sur le retour. Lui aussi s'était pris aux charmes des deux superbes créatures, mais, tout de suite, sa préférence était allée à l'aînée.

La beauté blonde d'Alix l'avait fasciné, contraire en cela aux prévisions et surtout aux espérances de M. de Myriès qui, avec un sans-gêne de blasé tout à fait dénué de scrupule, n'avait voulu le susciter que pour tenir Dina en échec.

M. Félix Dargenté était si bien pris qu'il était prêt à se laisser conduire par sa passion jusqu'aux chaînes du mariage. C'était juste l'inverse du service que M. de Myriès attendait de lui. En posant sa candidature à la main d'Aliette, le beau Félix devenait d'emblée le rival de Lucien de Myriès.

Explique qui pourra les turpitudes du cœur humain. Ce rival immédiat inspirait à Lucien moins d'aversion que Bertie Johnson. Il était même tout prêt à s'en faire l'allié contre cet " Anglais, " qu'il savait agréable au cœur comme aux yeux d'Aliette Ferreix.

Le dîner n'était point achevé que l'alliance était conclue.

Alliance sans paroles, à vrai dire, mais qui n'en était pas moins avilissante pour Lucien. Car, en haine de Johnson, il laissa l'ex-ministre dresser tout à son aise ses batteries et commencer ouvertement sa cour à l'aînée des demoiselles Ferreix. Peut-être espérait-il une occasion propice pour devenir, à la faveur du conflit de ses adversaires, le troisième larron qui s'emparerait du cœur et de la dot de la belle blonde ?

Et ce fut sans doute pour atteindre ce résultat qu'il aida par tous les moyens à la rencontre d'Aliette avec Dargenté, aux assiduités compromettantes, de celui-ci auprès de l'aînée des deux sœurs Ferreix. Lui-même essaya de coqueter avec Dina qui ne pouvait le sentir. Il en fut pour sa courte honte, Claudine n'ayant pas hésité à lui cingler la face d'un de ces mots nerveux qui lui étaient familiers :

—Tiens, monsieur Lucien, est-ce que vous auriez perdu la vue, ou bien dois-je croire que vous avez vendu à monsieur Dargenté le secret de conquérir les cœurs ?

Lucien se mordit violemment les lèvres, et le regard qu'il lança, sans y prendre garde, à Claudine eut le pouvoir d'amener sur la bouche de celle-ci un rire dont les notes d'argent vibrèrent aux oreilles du vaniteux garçon.

Elle profita de la circonstance pour se rapprocher de Colman qui, en ce moment même, s'entretenait avec son père. M. Ferreix était plein d'amabilité pour son hôte. C'était lui qui, maintenant, offrait à Lebreton les terrains qu'il avait refusé de lui vendre trois jours plus tôt.

Comme la soirée était d'une douceur exquise, Mme Ferreix fit une proposition qui entraîna l'adhésion des jeunes filles, Germaine de Pengoaz comprise

—Nous devrions descendre jusqu'à la plage. En ce moment de l'année, la mer est souvent phosphorescente.

M. Ferreix essaya de soulever une objection. Il n'aimait pas sortir après son dîné. Mais, devant l'assentiment unanime, il dû céder et alla prendre son chapeau et sa canne. La canne était dans ses habitudes.

—Maman, s'écria allègrement Dina, si nous accompagnions ces messieurs jusqu'à Saint-Efflam.

—Oh ! oui, oh ! oui, appuya Germaine en battant des mains.

—Saint-Efflam ? Comme vous y allez, vous autres ! grommela M. Ferreix. Mais ça fait deux lieues au moins, aller et retour.

—Non, papa, rectifia doucement Aliette. C'est à peine s'il y a six kilomètres.

—A peine ?... voyez-vous ça ? fit encore le père avec une lassitude comique qui eut le don d'égayer toute l'assistance.

Mais la promenade avait réuni trop de suffrages pour qu'on s'arrêtât au doléances de l'ancien procureur de la République. On se distribua donc par petits groupes, et tandis que M. de Myriès offrait son bras à Mme Ferreix, Aliette dut accepter celui de M. Dargentré. Elle se trouva ainsi placée, à la grande détresse de son cœur, entre l'ex-ministre et l'ancien de Myriès.

Moins gênée, plus indépendante, Dina avait couru vers Colman et s'était emparé de lui en disant :

—C'est vous qui serez mon cavalier, M. Lebreton.

Bertrand, un peu dépité, avait dû par politesse, se faire l'écuyer de Germaine. Moins amoureux d'Alix il n'eut pas songé à se plaindre, car, en vérité, elle se transformait, elle se transfigurait, la Germaine.

Même aux côtés des deux radieuses sœurs, et peut-être à cause de ce contact, elle devenait jolie à miracle.

On se mit en marche au pas de promenade, afin de mieux respirer les parfums de la terre et l'haleine iodée des flots.

La nuit était d'une pureté merveilleuse. Quand on atteignit la grève, la mer était basse et encore lointaine. Lebreton, dont l'oreille était depuis longtemps affinée, put dire en souriant à Dina :

—Voici le flot qui commence, mademoiselle.

La jeune fille avait l'ouïe aussi exercée que lui, car elle répondit :

—Oui, la première vague doit être en ce moment au pied de la croix.

Et elle ajouta avec une vivacité joyeuse :

—Si nous descendions sur la plage ?

—Oui, oui, oui.—un tour sur la plage !—appuya Germaine de Pengoaz d'une voix de fanfare.

Dans le groupe sérieux, on se récria. M. de Myriès, son fils, et le beau Félix n'avaient qu'une médiocre confiance en cette grève enténébrée.

Ils parlèrent de ses trahisons possibles, des pièges qu'elle pouvait tendre sous les pas des promeneurs. Ils invoquèrent des histoires de lises et des sables mouvants, ce qui amena une vigoureuse protestation de Claudine.

—Est-il possible de dire pareille chose ?—Vous confondez, messieurs, Saint-Michel-en-grève, avec la baie du Mont-Saint-Michel. Ce sont pourtant deux points absolument différents, puisque le Mont-Saint-Michel se trouve dans la baie de Cancale, en Normandie.

Et, sans attendre la permission, elle se pendit au bras vigoureux de Colman et se laissa glisser de l'autre côté du parapet, sur les roches hautes qui bordent la chaussée au pied du Roc'har Lâr. Germaine la suivit par le même chemin.

Ce que voyant, Aliette profita de la circonstance pour échapper aux assiduités du beau Dargentré. Elle voulut imiter l'exemple de sa sœur. Or, en cet endroit, la chaussée se renflait et s'élevait d'un mètre de plus. Alix jeta un petit cri et demanda :

—Allons, messieurs, qui de vous s'offre à me prêter la main pour descendre ?

Ni Félix, ni Lucien, ni M. de Myriès, Lebreton lui-même ne pouvait se hasarder à soulever d'une telle

hauteur la jeune et belle fille à laquelle sa beauté n'ôtait rien d'une raisonnable pesanteur.

Mais quelqu'un avait profité de l'occasion inespérée. C'était Bertrand de Pengoaz.

S'appuyant de la main gauche au garde-fous, il sauta de la hauteur de deux mètres sur le sable de la plage. Puis, là, tranquille, les mains tendues au-dessus de sa tête, arcbouté comme une statue de granit, il cria allègrement à Aliette :

—Il y a quelqu'un, mademoiselle. Vous n'avez qu'à descendre. C'est facile, allez.

La jeune fille s'arrêta en riant au bord du parapet. Elle s'écria, avec un ton d'incrédulité enfantine et naïve :

—Descendre ? C'est bientôt dit. Mais par où ?

—Par ici,—fit gaiement le jeune colosse en appuyant son épaule au mur de la chaussée, érigée comme la paroi d'un puits ténébreux.

Et il mit sa main droite au bord de l'arête. Dina, qui s'était rapprochée, cria bravo. Elle encouragea sa sœur :

—Allons, Aliette, du courage. Est-ce que tu aurais peur ? Monsieur Johnson est de force à porter une maison.

Tout le monde s'était arrêté. Madame Ferreix riait de bon cœur. Elle était habituée à ces allures sans façons de ses filles. N'était-ce pas elle qui les avait élevées ? Et puis, peut-être, avait-elle reçu la confiance de leurs secrets, qui ne lui déplaisaient point.

Malgré les objurgations des quatre hommes demeurés en arrière, car M. Ferreix n'osait approuver ouvertement de telles équipées, Alix se décida. Mais avant de se risquer dans la périlleuse descente, elle demanda gaiement, mais avec un peu de timidité dans l'accent :

—Comment, monsieur Johnson, vous voulez que je vous prenne pour escalier ?

Il répliqua sur le même ton :

—Assurément, mademoiselle. Asseyez-vous sur le bord et mettez un de vos pieds sur la première marche. N'ayez pas peur.

—La première marche," c'était sa main droite, fine et nerveuse, qu'il avançait en riant, avec la certitude de sa force vraiment stupéfiante. Elle fit comme il disait. Et lui, superbe, inébranlable, prit le pied dans sa main, sans fléchir. Alors, avec un petit cri de terreur, Aliette ferma les yeux et lâchant la margelle du parapet, jeta ses bras en avant.

Soulagée comme un enfant, Mlle Ferreix se trouva déposée sur le sable sans le moindre choc ni froissement, et une bouffée d'orgueil monta au cerveau de Bertie lorsque la belle jeune fille, le contemplant avec des prunelles humides, que l'admiration dilatait, murmura :

—Oh ! comme vous êtes fort ! C'est beau, la force !

Cette petite diversion dans la promenade avait mis une véritable gaieté dans l'entretien, ce qui n'empêchait pas MM. de Myriès père et fils et leur ami, le beau Félix, de faire une assez laide grimace. La victoire de Bertrand sur eux était trop écrasante pour qu'ils n'en gardassent point un âpre ressentiment. L'occasion ne se fit pas attendre de le manifester. Ils la cherchaient, d'ailleurs, depuis le départ du château.

Ce fut M. Ferreix qui la leur fournit, sans y penser, naturellement. Il venait de demander à Lebreton, avec sa bonhomie ordinaire :

—Alors, messieurs, vous habitez chez ce pauvre diable de Kerjan ? Il paraît qu'il lui est arrivé un fâcheux accident.

—Accident ?—répliqua la voix un peu narquoise du jeune homme.—Oui, si l'on veut. Mais, monsieur, entre nous, que pensez-vous d'un accident de chasse arrivant à un homme qui a chassé le lièvre et le rhinocéros et qui est assez bon tireur pour tuer une hirondelle au vol à balles ?

—Hum !—grommela l'ancien magistrat,—c'est un accident au moins bizarre, j'en conviens. Cependant, ne dit-on pas qu'il n'y a que les nageurs qui se noient ! Vous semblez insinuer, pourtant, ce que l'on pourrait expliquer le malheur de ce pauvre diable par une autre cause ?

PIERRE MAEL.

(A suivre)

## PRIMES GRATUITES A NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

### OUVRAGES AMUSANTS

1.—TOURS DE PHYSIQUE AMUSANTS, illustré, 1 beau volume de 192 pages.

2.—LA CLEF DES SONGES, par Mlle Lenormand, 1 beau volume illustré de 152 pages.

3.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de réparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

### HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

4.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

7.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.

8.—L'HYPNOTISME ET LE MAGNETISME. Ouvrage donnant tous les renseignements nécessaires pour devenir magnétiseur. 1 vol. de 160 pages.

### POÉSIES

9.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

10.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.

11.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

### ROMANS

12.—UN CRIME ETRANGÉ, par le plus grand romancier anglais actuel, Conan Doyle. 1 vol. de 224 pages.

13.—LE TRESOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.

14.—BERGERONNETTE, par H. du Plessac, 1 fort volume in 12 de 315 pages.

15.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

### POUR LES DAMES

16.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en maroquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.

17.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crèmes, poudings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plusieurs conseils très utiles dans un ménage.

### ARTICLES DE PIÉTÉ

18.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.

19.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

20.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

Les abonnés ont droit qu'à une prime par abonnement.